G. Boutet-Lescure

VERS L'IDÉAL

Les Étapes d'une Société chorale

au XXe Siècle



VERS L'IDÉAL

Les Étapes d'une Société chorale au XXe siècle

G. Boutet-Lescure

VERS L'IDÉAL

Les Étapes d'une Société chorale

au XXe Siècle





PERPIGNAN
BARRIÈRE ET Cie, IMPRIMEURS
1, rue des Trois-Rois et 1, rue des Cardeurs
1911

PRÉFACE

G. B. L. a pensé qu'il fallait à ses cent pages une préface. Elles avaient déjà une introduction. Cela n'aurait-il pas suffi ? Pleines de faits et riches de couleurs, alertes et vives — comme il sied au récit d'une course heureuse vers la renommée, — elles allaient droit au but, avec la belle ardeur de la sincérité et de l'enthousiasme. Pourquoi donc alourdir de considérations préliminaires une histoire de randonnées joyeuses et de chansons ?

Mais, timide à son heure et modeste comme un administrateur qui ne chante plus, l'auteur accoutumé aux articles courts, aux brèves notices, petites flèches faisant sûrement leur œuvre, s'arrête inquiet devant ces grands chapitres devenus volume et se demande s'il a suffisamment écrit pour la gloire de l'*Écho du Roussillon ?*

Il serait cruel de ne pas rassurer d'un mot le confrère et l'ami. Sans doute, revenu de Suisse et d'Italie, couvert de lauriers, l'*Écho du Roussillon* n'avait plus besoin d'être connu. Mais il

sera heureux d'être aimé davantage et, grâce à G. B. L., voilà qui est fait.

Ces quelques pages savoureuses, que chacun trouvera trop brèves, rendront, en effet, plus vives encore nos sympathies pour ceux des nôtres qui, las du poids du jour, se reposent en donnant à l'art musical, sous sa forme la plus populaire : le chant, le meilleur de leurs efforts, de leur talent... et de leur cœur. N'est-ce pas leur cœur de Méridional et de Catalan qui, suppléant aux études musicales premières, trop hâtives ou trop tôt oubliées, donne à l'exécution des œuvres qu'ils interprètent la mélodie, l'émotion, la grandeur et le charme, ce je ne sais quoi d'attirant et d'achevé qui réchauffe l'âme et ajoute à la vibration des notes quelque chose de vivant ?

« Nous connaissons mieux le solfège ! » disaient les autres. Ce fut vrai, peut-être, aux jours des premières batailles. Mais déjà nos compatriotes répondaient : « Et nous, nous chantons au rhythme de notre âme qui est aussi un professeur d'harmonie ! »

Sans doute il fallait calmer, discipliner, unifier toutes ces ardeurs individuelles. Mais un maître était là, utilisant les énergies communes et son art apaisait, pour les faire servir à l'œuvre entreprise, toutes les forces, toutes les voix dociles, caressantes et domptées.

Aussi comment être surpris, comment surtout ne leur être pas reconnaissants, si ces Catalans

ont su faire applaudir et aimer ailleurs la petite patrie roussillonnaise, dont ils portaient, à l'étranger ou dans les provinces françaises, le costume pittoresque, la langue sonore et l'entrain merveilleux pour qui la gaieté multiplie les dièzes sans qu'il détonne jamais.

Milan, Genève, Montluçon, Turin ont été les étapes glorieuses de l'*Écho*. Chaque bataille fut un succès et le récit de ces victoires, coloré par le soleil que les Catalans emportent dans les plis de leurs barratines, prend sous la plume de G. B. L. une allure épique.

Craints de leurs adversaires, provoquant la fierté des Catalans qui les écoutent, applaudis du public, discutés par leurs rivaux, souffrant l'angoisse du doute qui précède la paix sereine du triomphe, on sent vivre nos voyageurs dans une atmosphère de fièvre artistique et on leur sait gré d'avoir ainsi répandu sans compter leur gaieté, leur enthousiasme et leurs chants.

S'il faut en croire pourtant l'*Écho du Roussillon*, celui qui raconte ainsi, avec sa verve coutumière, « les Étapes d'une Société chorale au XXe siècle » serait mieux qu'un témoin. Prenant pour lui la tâche ingrate, il n'aurait laissé aux membres de l'*Écho* que le soin de lancer leurs vocalises vers les étoiles, et c'est aussi de ses succès qu'il se repose, tel le Cid, en nous les racontant.

Comment ne le croirions-nous pas, nous qui

savons qu'il a de l'entrain comme cinquante et de l'esprit comme quatre, comme quatre qu'on pourrait nommer : B. Karr, Th. Frimm, Guy d'Agauche, Duplaidoyer. Et à chacun d'eux on pourrait aisément faire sa part dans l'œuvre commune.

Duplaidoyer discute le coup du Creusot avec la vigueur d'un vieil avocat. Guy d'Agauche arbore fièrement la cocarde française et les couleurs catalanes pour se réjouir de ses succès. B. Karr analyse les morceaux de choix et les morceaux imposés avec une incomparable compétence musicale. Frimm sourit à tous, peut-être à toutes, et sa discrétion indiscrète nous fait rêver.

Avec de pareils collaborateurs, il était aisé à G. B. L. d'écrire ses quatre chapitres et chacun m'aurait certainement su gré de lui laisser le soin de rédiger aussi sa préface.

A. D.

Les Etapes d'une Société chorale

AU XXe SIÈCLE

INTRODUCTION

Ce qu'est l' « Écho du Roussillon »

Puisque j'ai entrepris de vous narrer les péripéties des voyages effectués par l'*Écho du Roussillon*, depuis le mois d'août 1906, il importe que je vous dise d'abord ce qu'est cette Société.

Imaginez-vous un groupement d'hommes appartenant à toutes les corporations, à toutes les classes de la société, unis par un culte commun, celui de l'harmonie.

La lutte pour la vie les a de bonne heure arrachés aux bancs de l'école ; la lyre qui vibre aux oreilles de tout Roussillonnais les a ralliés, assemblés, unis.

Trois fois par semaine, après le dur labeur de la journée, ils se retrouvent pour déchiffrer, polir et interpréter, avec toute leur âme, les chefs-d'œuvre de l'art orphéonique.

L'approche d'un concours, la perspective de nouveaux lauriers à cueillir, le désir de montrer à leurs compatriotes qu'ils sont dignes de leur sympathie et de leurs encouragements donnent à ces hommes une force nouvelle.

Il fallait les voir durant les soirées brûlantes de l'été que nous venons de traverser.

Groupés dans un local dont la chaleur leur rendait le

séjour particulièrement pénible, ils travaillaient d'arrache-pied pour la préparation du concours de Turin.

Et l'on a su apprécier leurs efforts, la noblesse de leur but.

Les adhésions sont venues nombreuses à leur œuvre. A l'heure qu'il est, plus de quatre cents membres honoraires leur prêtent leur bienveillant et précieux appui.

C'est surtout à ces derniers que je songe en écrivant ces lignes ; c'est à eux que vont mon salut ému et mes remerciements pour l'aide généreuse qu'ils apportent à mes amis de l'*Écho*.

G. B.-L.

15 octobre 1911.

CHAPITRE PREMIER

MILAN

Milan, 1906.

Il y a quinze jours, au moment où, en compagnie de mes camarades de l'*Écho du Roussillon*, je me préparais à prendre le train qui devait m'emporter vers la belle Italie, mon excellent et vieil ami B. Karr, profitant des ultimes déchirements de la séparation, me fit promettre de narrer, à mon retour, les incidents du voyage que j'allais entreprendre.

J'aurais peut-être bien oublié la promesse faite à B. Karr, si mon confrère Jean-Paul n'avait jugé à propos, deux jours après mon retour, de blaguer les voyageurs qui quittent un pays sans avoir tout vu.

« Voyageons très loin, écrivait-il. Cela est sain cela est instructif, cela est agréable, cela est charmant. »

Eh bien ! je me suis mis dans la tête de démontrer à mon confrère de l'*Indépendant* que, sans Bœdecker, sans Joanne, les membres de l'*Écho du Roussillon* et moi avons fait un voyage sain, instructif, agréable et amusant. Quoi ! Sans Bœdecker ? Sans Joanne ? Avec votre seul bagage d'explorateurs de... Château-Roussillon.

Qu'on se donne simplement la peine de lire ce qui va suivre, écrit au courant de la plume, sans nulle prétention littéraire, parce que, en pareille circonstance, la prétention littéraire c'est comme le Bœdecker, ça gêne.

*
* *

Disons d'abord que nous avions tous les éléments pour faire un voyage gai. Aux cinquante joyeux compagnons qui constituent l'*Écho du Roussillon* s'étaient joints d'aimables concitoyens qui n'engendraient précisément pas la mélancolie et de charmantes dames bien décidées à ne pas se laisser enlever la palme de la gaieté par messieurs leurs époux.

Nul incident jusqu'à Tarascon. Chacun s'était installé aussi commodément que possible dans son coin. (Nous avions accaparé tous les coins). Mais aussitôt que le fameux pont fut passé, G. B.-L., qui ne peut pas rester tranquille pendant quarante-huit heures, se mit à crier : « C'est ici qu'est Larrey! Je veux voir Larrey, notre ancien commissaire de police! Larrey! Où est Larrey? »

Un voyageur obligeant qui déambulait le long du train avec deux énormes valises, répondit à G. B.-L. : « Mais l'arrêt est ici, Monsieur ! »

« Chouette ! clama notre compagnon de route : Larrey, Larrey ! »

Dix, vingt, trente voyageurs se mirent aux portières en criant : « Larrey ! Larrey ! »

Le chef de service, n'y comprenant goutte, s'évertuait à expliquer : « Mais vous avez ici l'arrêt réglementaire ! Changement de train ! Buffet ! »

« — Non ! Non ! Larrey ! » reprenait G. B.-L., auquel la foule amusée faisait un formidable écho.

Et, pour une fois, le train repartit à l'heure précise, pour éviter que tous les employés de la gare de Tarascon ne devinssent *fadats*.

Et nous n'eûmes pas le plaisir de voir le barbichon de M. Larrey.

*
* *

Grâce à l'itinéraire qui avait été dressé pour l'aller nous pûmes passer quelques heures à Marseille et visiter l'Exposition coloniale. Cette visite devait nous permettre de comparer l'Exposition de la cité phocéenne avec celle de la ville de Milan. Notre instruction ne perdit rien à cette comparaison.

La musique malgache nous laisse froids. La *Lyre* et l'*Harmonie* n'ont pas eu besoin de venir de si loin pour mieux jouer que ces mal blanchis d'ex-sujets de Ranavalo. Encore ces Sociétés ne se contentent-elles pas de *Viens*, *Poupoule* et de la *Matchiche*.

Nous goûtâmes un plaisir très vif à parcourir les pavillons des diverses colonies et des pays de protectorat. Notre amour-propre de Roussillonnais fut très agréablement flatté, en entendant les éloges que l'on faisait du pavillon de la régence de Tunis dont les plans et la construction sont dus à notre compatriote Resplandy.

La reconstitution très fidèle et très curieuse des différents moyens de transports depuis l'antiquité jusqu'à nos jours excita très vivement notre curiosité.

Mais l'heure du départ du train spécial pour Vintimille nous talonnait. Il fallut parcourir les galeries au pas accéléré et reprendre au galop le chemin de la gare.

Je sommeillais lourdement, calé plutôt mal que bien entre la valise du directeur de l'*Écho* et la tête d'un orphéoniste, quand toute une série d'exclamations joyeuses, admiratives me sortit de mon sommeil : *Ay! Mare! Qu'es bel!...*

Nous longions la Côte d'azur et c'était la vue de l'admirable panorama qui, surgissant tout-à-coup sous les yeux de mes compagnons de voyage, leur arrachait des cris d'admiration.

Il y avait, parmi nous, des hommes qui n'étaient jamais sortis de leur *trou* de Perpignan, des hommes auxquels les sensations d'art étaient restées à peu près

totalement étrangères. Ces hommes ne quittèrent pas les portières des wagons, de Nice à Vintimille, ne cessant de répéter : *Que c'est beau ! Que c'est beau !*

C'était naïf et touchant.

Il est de fait que l'on ne saurait rêver spectacle plus enchanteur et qu'il est difficile, même à l'homme le plus insensible, de rester froid devant la merveilleuse suite de tableaux qui se déroule sous les regards du voyageur.

Certes la partie de la côte roussillonnaise située entre Argelès et Cerbère est digne d'être comparée à la Côte d'azur. Mais, là-bas, la main de l'homme a su compléter, de la façon la plus intelligente, l'œuvre de la nature. Le cadre a merveilleusement été approprié au tableau et la vue de ces magnifiques villas, aux élégantes colonnades, se mirant dans les flots de la Grande bleue ajoute au charme exquis du paysage.

Monaco, Monte-Carlo, Menton resteront sûrement gravés dans le souvenir des nos camarades comme ils restent gravés dans le mien.

*
* *

« Vin-ti-mi-gli-a ! » clame d'une voix dolente un agent du chemin de fer italien, coiffé d'une casquette qui fut rouge à l'époque ou Garibaldi, dans la Sicile, se conduisait en tirailleur, comme dit la chanson.

Voilà la deuxième étape de notre voyage. Dare dare on dégringole des wagons et l'on se dirige vers la douane.

Les *dragons de la lune* de S. M. Humberto sont gentils tout plein. A peine font-ils ouvrir quelques valises et démolir quelques *baluchons* d'allures suspectes. Ils nous souhaitent bonne chance pour le concours. « Rapportez tous les premiers *premios* ! » nous disent-ils en traçant

sur nos bagages le signe qui doit leur permettre de circuler librement en Italie.

Mais il faut songer aux billets. Nous commençons alors à nous apercevoir, l'excellent Aliet, trésorier de l'*Écho* et moi, que si les Italiens ont notre soleil et notre mer superbe, ils sont totalement dépourvus de notre activité.

Nous sommes là une trentaine de sociétés chorales, instrumentales attendant nos billets. Deux employés seulement sont chargés de nous expédier. Et ils prennent leur mal en patience. « *Piano ! piano !* nous disent-ils, *on né po pas vous expédier subito, commé ça !* »

Et pour nous démontrer l'exactitude de cette constatation, ils nous gardent pendant deux heures et quarante-cinq minutes.

« *Piano ! piano !* » nous répétaient les hommes à la casquette rouge pendant que nous trépignions d'impatience.

Quand nous eûmes enfin nos billets, le train était parti et l'*Écho* avec. La chose ne nous émut pas outre-mesure. Aliet avait la caisse et moi j'avais les billets. Nos camarades ne pouvaient aller bien loin sans nous.

Nous partîmes donc dès qu'un train fut formé. A Saint-Pierre-des-Arcs une surprise nous attendait. Une vingtaine de membres de l'*Écho* avaient été laissés en panne dans leur wagon parce que la locomotive avait, paraît-il, trop de poids à traîner. Et l'on viendra nous dire, après cela, que les Français ne sont pas des hommes de poids !

Ce furent précisément ces hommes de poids qui m'obligèrent à entonner l'*Internationale* au cours du voyage. La chose vaut la peine d'être narrée. A Buzzano, petite localité située en pleines montagnes de la Lombardie, quatre ou cinq de nos orphéonistes, accablés par la chaleur et mourant de soif, descendirent du train pour aller chercher un peu d'eau.

Le seul robinet d'eau potable qui existait à proximité était placé derrière la gare. Nos hommes n'hésitèrent pas à traverser un bâtiment, puis une cour, puis un autre bâtiment, mettant ainsi une dizaine de mètres entre le train et eux.

Le *capo station (*chef de gare), qu'on nous dit ensuite être un gallophobe enragé, profita de la courte absence de nos camarades pour donner le signal du départ. Vainement, j'essayai de lui faire comprendre qu'il ne pouvait laisser nos compagnons en arrière. Ce sous-Crispi me répondit avec une sorte de rage : « *Son en tierra ! Que resten en tierra ! »*

Et le train dérapait lentement, commençant à gravir une formidable pente.

Une idée folle me traversa l'esprit : « Si nous chantions le refrain de l'*Internationale* à ce suppôt de la Triplice !.. »

Et j'entonnai le refrain subversif. L'effet fut stupéfiant. Le *capo station* fit aussitôt arrêter le train ; le gendarme et les douaniers de service accoururent au pas gymnastique, les hommes d'équipe, les curieux se groupèrent devant notre wagon. Pendant que le chef de gare me sommait de descendre pour lui fournir des explications sur mon accès d'internationalisme, nos camarades dûment désaltérés, rapportant avec eux des *fiaschi* remplis d'eau fraîche, réintégraient le wagon.

Alors, pour mettre fin à l'incident, toute la bande joyeuse se mit à crier : « *E viva Italia* ». Le *capo station* souleva sa casquette rouge, le gendarme et les douaniers rectifièrent la position, les hommes d'équipe et les curieux répondirent à notre cri par celui de *« Vive Francia ! »* et pfu... pfu... le train reprit sa marche vers Milan.

Si cette partie de notre voyage ne fut pas aussi agréable au point de vue du pittoresque que le parcours de la Côte d'azur italienne elle nous procura du moins, des enseignements fort utiles sur la façon dont les

Lombards entendent l'agriculture. L'ami Lliboutry qui s'y connaît, bien qu'il soit Chevalier du Mérite agricole n'en croyait pas ses yeux, en voyant avec quel soin les champs étaient tenus, avec quel art l'irrigation était assurée.

*
* *

.....J'ai laissé mes compagnons de route au moment où, en vrais enfants de notre bonne terre roussillonnaise, ils écoutaient très attentivement la petite conférence agricole que leur faisait l'ami Lliboutry.

L'endroit était bien choisi. Le train roulait lentement, lentement, sur un pont en fer jeté à perte de vue sur l'Adige. La végétation, follement luxuriante, avait envahi jusqu'au lit du cours d'eau et les longs panaches des roseaux géants venaient mollement s'incliner jusqu'aux portières des wagons.

Lliboutry entamait une période sur l'utilité du drainage quand, tout au bout du train, une voix frémissante s'écria : *« Milan ! Y sem ! »*

Nous y étions en effet. A un brusque détour de la voie, la ville qui nous avait été, jusqu'alors, cachée par les massifs d'arbres, se déroulait, opulente et superbe dans le crépuscule mourant.

Nous n'eûmes pas le loisir d'analyser bien longtemps la sensation que nous produisait cette arrivée quasi subite au terme de notre voyage. Déjà notre compartiment était assiégé par toute la bande de nos camarades qui avaient quitté Vintimille sans nous.

« C'est une honte ! On a refusé de nous laisser sortir de la gare sans billets ! Il y a quatre heures que nous sommes sur nos jambes ! Il n'y a pas de bancs dans cette gare de malheur ? »

Il n'y avait pas de bancs... Des hommes graves

comme MM. Benoît, Dumayne, Desplas, Estève, Nicolas Py, Pierre Taurinya, Antoine Payra, O. Fourquié, Taillade avaient dû rester debout pendant quatre fois soixante minutes.

La plus belle partie du genre humain, représentée par Mesdames Benoît, Estève, Taillade, Py et Taurinya, avait été dans la pénible obligation de passer quatre mortelles heures sur des brouettes ou des valises.

Pour comble de malheur, le Comité d'organisation du concours musical avait totalement négligé de prendre des mesures pour loger rapidement et commodément tout le monde.

Il fallut parlementer pendant une bonne heure avec une douzaine de commissaires plus ou moins aimables pour arriver à trouver un hôtel pour les membres honoraires de l'*Écho* et un logement collectif pour les sociétaires.

Il était bien dix heures du soir quand le dévoué Albert Almes, notre directeur, le sympathique Aliet, notre trésorier, et votre serviteur purent aller faire connaissance avec le macaroni milanais.

Quant à Massardou, notre président, il avait mis en pratique l'odieux proverbe : « Charité bien ordonnée commence par soi-même ! » Il s'était tout d'abord occupé de sa chambre et de sa *popote*. Disons de suite, pour en finir avec ce personnage par trop je men-fichiste, que nous le vîmes très rarement. Il sembla totalement oublier qu'il était notre président.

***

Il était exactement six heures trois quarts quand, le samedi matin, j'arrivai, en compagnie de notre directeur, à l'école communale de Bergognone, près de la porte de Gênes, où étaient en quelque sorte casernés les membres de l'*Écho*.

« Eh bien, la jeunesse ! demandai-je à nos camarades, avez-vous passé une bonne nuit ? »

« Excellente ! nous fut-il répondu. On nous a donné de très bons lits et les lavabos, les water-closets ne laissent rien à désirer ! »

Pendant que nos orphéonistes revêtaient le coquet costume catalan, qui devait leur attirer tant de sympathies et de succès, je leur fis une prudente distribution de gouttes d'aconit, histoire de leur éclaircir la voix avant les épreuves de la lecture à vue.

Je parie que Bœdecker et Joanne sont muets sur les soins à donner aux chanteurs avant un concert.

A sept heures et quart, notre clairon — car nous avions un clairon — sonna le rassemblement.

On se forme par quatre, le drapeau en tête, surmonté de ses glorieuses médailles tintinnabulantes et..... en route pour la victoire !

Je vous prie de croire que les Milanais qui nous voyaient nous diriger vers la station des tramways de la porte de Gênes n'étaient pas peu étonnés. Ils nous regardaient d'abord défiler avec une sorte de stupéfaction. Puis, s'enhardissant peu à peu, ils s'approchaient nous tendant les mains en criant : *« E viva la Francia ! »*

Et, agitant joyeusement nos *barratines*, nous répondîmes : *« E viva l'Italia ! »*

Dès lors la glace fut rompue. Partout où nous passions, soit que nous fussions en tramway, en voiture ou à pied, les ovations se succédèrent, chaleureuses et sincères.

Plinio Pantaleoni, le délégué milanais qui avait été attaché à notre Société, était fier pour ses compatriotes et pour nous de l'accueil sympathique qui nous était fait.

Nous garderons tous le meilleur souvenir de cet excellent Pantaleoni qui mit une bonne grâce parfaite

à nous être utile et agréable à la fois. Si tout le Comité d'organisation avait été composé d'hommes comme lui tout se fut passé à souhait.

.....Je vous parlerai demain du concours proprement dit. Aussi bien huit journées de réelles fatigues nous ont-elles donné le droit de nous reposer un peu.

***

C'est au théâtre Philodramatique, situé tout contre la Scala, la fameuse scène lyrique, que devaient avoir lieu les concours de lecture à vue et d'exécution.

Quand nous arrivâmes sur la place Paolo Ferrari, qui sépare le Philodramatique de la Scala, les Sociétés avec lesquelles nous devions nous mesurer étaient déjà là.

Nos vieux concurrents genévois ne nous reconnurent pas d'abord. Ils se demandaient quelle était cette Société dont le costume aux couleurs éclatantes semblait faire la nique au rutilant soleil d'Italie.

L'un d'eux, leur chef, qui portait une casquette enguirlandée d'un tas de galons, vint à moi et me demanda : « Quelle est la Société dont vous faites partie, signor ? »

« L'*Écho du Roussillon !* » répondis-je, non sans quelque fierté.

L'homme à la casquette enguirlandée eut un mauvais regard et il reprit aussitôt : « Vous ne voulez pas vous contenter de vos voix pour nous battre ! Il faut encore que vous vous costumiez en toréador ! »

Sans nulle pitié pour la rage de l'enfant de l'Helvétie je répondai : « Mon vieux Guillaume Tell, si nous nous costumons en toréadors c'est pour mieux vous donner le coup de l'*estouffet !* »

Je ne sais où nous en serions arrivés, si l'appariteur du concours n'avait donné le signal des hostilités, c'est-

à-dire appelé la première Société inscrite pour le concours de lecture à vue.

Ça ne vous dit rien à vous, profanes, ce mot de lecture à vue. Imaginez-vous qu'on remet à ces braves garçons qui n'ont pas ouvert un solfège depuis leur sortie de l'école une page de musique à solfier, après cinq minutes de contemplation de ladite page.

Il s'agit de doubler le cap des bémols, d'éviter l'écueil des dièzes et d'arriver au bout de la page sans ânonner, ni détonner. L'*Écho* se sortit de l'épreuve tout à son honneur. Les Suisses, les Niçois, les orphéonistes de la Chaux-de-Fonds, excellents chanteurs en firent autant.

Le jury était fort embarrassé pour décerner le premier prix. Finalement il décida que ce premier prix serait supprimé et qu'on attribuerait le second prix à l'*Écho du Roussillon*. M. E. Ritz, le compositeur orphéonique bien connu, eut l'amabilité de me faire remarquer que ce second prix-là valait un premier prix. Je ne mis aucune fausse modestie à en convenir.

Le concours d'exécution me démontra que j'aurais eu tort de ne pas prendre comme argent comptant les paroles de M. E. Ritz.

L'*Écho* exécuta à la perfection *Aubes d'Avril* un chœur conçu à la façon wagnérienne, hérissé de difficultés.

Les ténors, qui avaient la fâcheuse habitude de vouloir dominer leurs camarades, mirent une prudente sourdine à leur voix ; les deuxièmes ténors et les barytons, patiemment assouplis par M. S. Paraire, le second de nos sous-directeurs, marchèrent comme un seul homme ; *leïs basses*, dûment stylées par l'ami Georges Brun, donnèrent avec un ensemble parfait.

Les autres Sociétés écoutaient, supputant les chances que leur faisait perdre une exécution qu'elles reconnaissaient hors de pair.

Le directeur de l'*Orphéon de Genève* me dit, non sans une forte nuance d'amertume dans la voix : « Vous allez encore une fois nous arracher le premier prix ! »

Il ne croyait pas si bien dire. Après le concours d'honneur qui réunit dix Sociétés orphéoniques à l'Exposition dans le pavillon de la Belgique, nous étions fixés. M. E. Ritz, l'aimable compositeur dont je viens de parler, m'annonça que l'*Écho* décrochait le deuxième prix de lecture à vue (le premier ayant été réservé), le premier prix d'exécution et le premier prix d'honneur. Le jury adressait des félicitations spéciales à la Société et M. Almes, le vaillant directeur de l'*Écho*, recevait un diplôme de direction.

C'était la récompense méritée de toute une année de travail acharné. Pendant que leurs camarades s'adonnaient aux douceurs de la manille, les membres de l'*Écho du Roussillon* avaient trimé comme des nègres. Leur directeur, M. Albert Almes, et leurs sous-directeurs, MM. G. Brun et S. Paraire, avaient sacrifié toutes leurs soirées à déchiffrer et à *fignoler* les chœurs imposés et le chœur de choix.

Je suis heureux aujourd'hui de rendre hommage au dévouement et à la ténacité de ces trois excellents éducateurs musicaux.

Cependant les épreuves du concours étant heureusement terminées, nous eûmes enfin le loisir, trois jours après notre arrivée à Milan, de devenir des touristes à la façon de mon confrère Escarguel.

Nous pûmes visiter l'église du Dôme, les galeries Victor-Emmanuel, la Scala, le Campo Sancto, l'exposition, etc.

Cette visite fut forcément trop rapide et trop incomplète.

En narrateur fidèle, je dois dire que c'est surtout le Dôme qui excita la curiosité et l'admiration de mes compagnons de voyage. Cette merveille d'architecture

eut en quelque sorte le don de les fasciner. Il n'était pas possible de passer devant ce joyau sans voir quelque membre de l'*Écho* planté devant ces inoubliables sculptures. L'excellent Maurice Desplas ne me démentira pas quand je dirai que, pendant quelques heures, il en oublia son **49 !...**

Les galeries Victor-Emmanuel sont le rendez-vous de tout Milan. Elles présentent, surtout le soir, un coup d'œil ravissant. Largement éclairées, occupées par des restaurants, des cafés, des magasins de luxe, elles sont sans cesse sillonnées par une foule joyeuse qui, dès qu'elle apercevait la *barretina* rouge d'un membre de l'*Écho*, faisait fête à celui qui la portait. Il fallait s'arrêter pour répondre aux questions qui nous étaient posées sur notre pays, son climat, ses usages.

Les Milanaises étaient d'une adorable curiosité. Dieu qui scrute nos reins et nos cœurs, peut seul connaître le sacrifice que firent ceux qui eurent la sagesse de laisser à Perpignan le canif qui sert à lacérer le contrat de mariage.

Hep ? Hep ! Mon ami Frimm ! Tu vas dire des bêtises !

C'est ma foi vrai ? Aussi vaut-il mieux que je m'arrête là pour aujourd'hui,

*
* *

J'ai terminé mon précédent article sur une note un tantinet païenne. Je veux vous faire oublier cet écart de ma plume en vous parlant d'abord du *Campo Sancto*.

Le *Campo Sancto* ou cimetière de Milan est après celui de Gênes le plus fameux de l'Italie. Les mausolées surmontés de sculptures symboliques, forment de longues galeries dont l'aspect n'inspire pas ce pieux respect que fait naître le plus modeste de nos cimetières de campagnes. C'est superbe, c'est grandiose ; mais cela ne donne aucune idée de l'imposante majesté de la Mort.

Un tour à l'exposition nous fit bientôt oublier l'impression plutôt pénible que nous avait laissé ce singulier champ de l'éternel repos.

Le Comité d'organisation de cette exposition n'a pas encore réussi à cicatriser les plaies causées par le sinistre qui dévora deux des plus importants pavillons. Certes, tout ce que nous pûmes visiter est digne d'exciter l'admiration. Les expositions de la France, de la Belgique, la reconstitution du Simplon sont fort belles. Mais — est-ce du chauvinisme poussé à l'excès ? — nous fûmes unanimes à trouver que l'exposition coloniale de Marseille était plus complète, mieux comprise et mieux agencée.

Et puis il nous sembla que l'animation faisait un peu défaut dans ces immenses galeries. La présence de la musique de la Garde républicaine et le merveilleux concert qu'elle donna le dimanche soir galvanisèrent difficilement cette partie de la capitale de la Lombardie.

Je ne vous ai pas encore parlé du défilé véritablement saisissant que les 273 sociétés qui avaient pris part au concours exécutèrent dans les magnifiques arènes de la Cité.

Réunies à deux heures de l'après-midi dans la cour du château Sforzesco, une jolie forteresse d'opérette, ces 273 sociétés se formaient en cortège, une fanfare ou une harmonie alternant avec un orphéon. L'*Écho* était placé entre *Il concerto communale di Rieu,* près de Rome et *Il corpo musicale cittadino di Gallarata,* deux sociétés instrumentales coiffées de chapeaux à cornes à plumets vertigineux.

J'allai trouver les *capi meister* de ces deux *bandes* et je les priai de nous jouer, pendant le défilé, les plus entraînants de leurs pas redoublés.

Les chefs italiens déjà séduits par la crânerie de nos *barratines* et par le chic de nos blouses catalanes, me promirent avec effusion de nous faire de la musique digne de la *furia francésa.*

En avant la musique !

Non, mais il faut avoir assisté à cet inoubliable défilé pour se rendre un compte exact de ce que fut la réception que la population milanaise fit à l'*Écho*.

Dès que la Société apparut dans la voie qui conduit du castel Sforzesco aux arènes ce fut une formidable clameur : « *E viva la Francia ! E viva Perpeniano !* »

Nous étions blêmes d'émotions et cependant nous défilions imperturbables derrière notre drapeau que portait fièrement notre camarade Marty et qu'escortaient M. Paraire, l'un de nos sous-chef, et M. Badie, l'un de nos vice-présidents.

Mesdames Benoît, Estève, Py, Taillade, qui avaient été à la peine en effectuant le long voyage de Perpignan à Milan, étaient à l'honneur en prenant part à cet intéressant défilé.

MM. Benoît, Estève, Dumayne, Payra, Py, Desplas, Fourquié, Taillade, Taurinya n'avaient eu garde de manquer à la fête. Perpignanaises et Perpignanais eurent leur bonne et légitime part du succès qui nous fut fait.

Ils ne s'en montrèrent pas ingrats. Le soir ils invitèrent toute la Société à prendre part à un punch qui fut servi au café de l'Aurore, près la porte de Venise.

Je suis très heureux qu'il me soit permis de remercier publiquement nos aimables concitoyens des preuves d'affectueuse sympathie qu'ils donnèrent ce soir-là à l'*Écho du Roussillon*.

Installés dans un jardin éclairé à *giorno* ils firent avec une bonne grâce parfaite les honneurs de la fête de famille qu'ils avaient organisée. Dès que le champagne pétilla dans les coupes MM. Dumayne, Benoît et Estève tinrent à dire à leurs jeunes camarades combien ils étaient heureux des succès qu'ils venaient de remporter.

M. Almes, l'infatigable directeur de la Société, eut la

modestie de reporter sur ses collaborateurs MM. Brun et Paraire, tout le mérite de ces succès.

L'administrateur de l'*Écho*, qui était enroué comme un compteur à eau, retrouva soudain sa voix et son entrain pour porter un toast vibrant aux membres honoraires et aux vaillantes femmes qui avaient suivi l'*Écho* dans ses fatigues comme dans son triomphe.

La soirée se termina le plus gaiement du monde par un concert improvisé. MM. Guitard, Cambres, Auceil, J. Blanqué, Buscail, etc., mirent une sorte de coquetterie à débiter tous leur répertoire, devant les nombreux Italiens attirés par notre gaieté.

Une petite ombre au tableau : Le second de nos vice-présidents, avait une rage de dents folle.

Cela ne lui donnait pas l'air autrement aimable. Mais que celui qui n'a jamais connu le mal... d'amour, lui jette la première pierre. Et personne, parmi nous, ne songea à la lui jeter. On se contenta de plaindre le pauvre garçon.

Cependant il fallut songer au retour, s'arracher aux splendeurs de cette belle ville de Milan, rompre des relations à peine ébauchées, reprendre le chemin de la patrie. La vérité nous fait une obligation de constater que ce n'est pas sans peine que chacun revint vers la station centrale.

Le retour fut moins joyeux que l'aller. Dame, trente-six heures de chemin de fer, quatre jours de balades à travers Milan, nous avaient un peu déprimés.

La présence d'une sémillante Gênoise dans le train qui nous emportait vers Vintimille, nous rendit moins amères les premières étapes du retour. N'est-ce pas emporter le meilleur souvenir d'un pays que de se sentir suivi, à travers les espaces, par le doux regard d'une sœur latine ?

CHAPITRE DEUXIÈME

GENÈVE

Août 1909.

..... Mon voyage dépeint
Vous sera d'un plaisir extrême.
Je dirai : « j'étais là ; telle chose m'advint »
Vous y croirez être vous-même !

Ceux de mes concitoyens qui ont pris part au voyage que la Société chorale l'*Écho du Roussillon* vient de faire à Genève me sauront peut-être gré d'avoir consacré quelques feuillets au récit de cette agréable excursion et de leur avoir ainsi permis de revivre, plus tard, le joli souvenir de ces trop courtes vacances passées sur les bords enchanteurs du lac Léman.

Les autres se remémoreront peut-être la fable mélancolique et touchante des *Deux Pigeons*.

..... « Telle chose m'advint »
Vous y croirez être vous-même!

Cependant, si mon récit passe inaperçu, j'aurai toujours eu la satisfaction d'avoir écrit pour moi-même. Eh! Cela vous a son prix, savez-vous !

N'éprouve-t-on pas, en décrivant ce que l'on a vu, en racontant ce que l'on a ressenti, le délicat plaisir de voir repasser devant ses yeux, en une sorte de cinémato-

graphie doucement atténuée, le spectacle des choses admirées ?

Le cœur ne vibre-t-il délicieusement au souvenir pourtant lointain et affaibli, des sensations éprouvées ?

Quelle que soit donc votre appréciation, amis lecteurs, c'est encore moi qui serai le mieux partagé.

*
* *

Il y eut donc grand brouhaha, le 12 août 1909, à la gare de Perpignan. Les membres honoraires et actifs de l'*Écho du Roussillon* s'apprêtaient à partir pour Genève.

La caravane comprenait 70 personnes. Il convient de transmettre à la postérité les noms des intrépides membres honoraires qui avaient tenu à accompagner la vaillante Société, dans sa campagne à la conquête des lauriers. Citons donc MM. Ballayre, ancien instituteur ; Bousquet, marchand en charbons ; Bénézet, entrepreneur de menuiserie et Madame Bénézet ; Danoy, lieutenant des pompiers, Madame Danoy et leur fils ; E. Ribère, rentier, Madame Ribère et leur fille ; Carrère, chef ouvrier du campement militaire ; Pascal, courtier en vins ; Gorrée, entrepreneur de ferblanterie ; Magne, directeur du garage bien connu ; F. Tiné, ancien commerçant ; Plouzoux, distillateur.

MM. Bernadach, Ferlache, Macabies, membres actifs de l'*Écho*, partageaient avec leur femme l'agrément du voyage.

Enfin le joyeux Turull, un des boute-en-train de la Société, profitait de l'occasion pour effectuer son voyage de noces.

Chacun des excursionnistes portait à la boutonnière le coquet insigne qui a été adopté par l'*Écho* et qui représente les armes de Perpignan sur fond d'émail.

C'était là le *Sésame* qui devait ouvrir toutes les portes et qui les ouvrit toutes, jusques et y comprises celles du cœur de MM. les Membres du jury du concours. Mais n'anticipons pas...

Il était 4 h. 55 quand le train qui emportait nos concitoyens quitta la gare de Perpignan.

Le parcours jusqu'à Cette se fit sans incidents notables. Nos voyageurs trouvèrent une première distraction dans la dégustation des nombreuses victuailles emportées de Perpignan. Si les membres de l'*Écho* sont doués d'une agréable voix, ils ont aussi un coup de fourchette d'une remarquable maëstria.

Ils étaient donc très convenablement lestés au moment où ils arrivèrent à Cette, tête de ligne du P. L. M. Ils purent faire leur digestion en déambulant le long des longs couloirs dont sont pourvus tous les wagons de cette compagnie.

On dormit peu. Turull, Ferlache, Blanqué se chargèrent de tenir leurs compagnons de voyage éveillés. Quelle platine, mes enfants !

Ces Dames s'en mêlèrent. Elles auraient même chanté l'*Hourtoulane*, si l'administrateur de l'*Écho*, qui est un homme qui ne plaisante pas tous les jours, n'avait formellement interdit de chanter jusqu'après le concours d'honneur.

Je dois dire, à la louange de tous, que cette consigne plutôt désagréable, mais nécessaire, fut exécutée à la lettre.

On arriva à Lyon vers sept heures du matin. Des parents, des amis attendaient nos concitoyens et leur firent fête. Citons notamment un commerçant lyonnais, l'aimable M. Métral, dont le nom reviendra sous ma plume.

Pfuut ! Il faut repartir. Poignées de mains, souhaits.

Le train file à une bonne allure. On a cependant le temps d'admirer le paysage qui est vraiment fort beau

et les capricieuses sinuosités du Rhône qui disparaît ici pour reparaître plus loin.

Si les voyages forment la jeunesse, ils ont aussi une heureuse influence sur tous les âges. Tous nos excursionnistes, depuis le jeune Danoy jusqu'au papa Bellayre s'extasièrent donc devant les riants tableaux que la nature offrait à leurs yeux et ceux des voyageurs qui avaient visité une partie de l'Italie déclarèrent fièrement que la France pouvait soutenir une honorable comparaison.

Mais l'impatience gagnait les voyageurs au fur et à mesure que l'on approchait de la frontière suisse. Il y en eut qui poussèrent cette impatience jusqu'à se précipiter dans un train partant de Culoz pour s'arrêter à quelques kilomètres plus loin. D'autres sautèrent dans un rapide et arrivèrent à Genève quelques heures avant leurs camarades.

Ils en furent quittes pour attendre le gros de la bande qui débarqua à la gare de Genève-Cornavin à 11 h. 35 du matin.

*
* *

A peine les Perpignanais avaient-ils eu le temps de secouer la poussière de leurs vêtements, que des compatriotes établis à Genève se précipitaient vers eux, et avec une chaleur toute méridionale, leur souhaitaient la bienvenue.

Il y avait là MM. Brial, de Thuir, l'intelligent et actif fondé de pouvoirs de la maison d'Arexy ; Bertrand, de Salces ; Maury, de Peyrestortes ; Combe, d'Elne ; Auguste Fabre, de Perpignan, un ancien de l'*Écho*, qui avait obtenu du comité du concours l'honneur et le plaisir de servir de commissaire à la Société dont il avait fait partie.

Les effusions ne purent être de longue durée. Une musique était là qui attendait l'*Écho* pour le conduire au Jardin anglais où avait lieu la réception officielle des Sociétés prenant part au concours.

Dzim ! Boum ! Boum ! Nous voilà partis derrière cinquante gaillards qui soufflent comme des enragés et qui nous font piquer un pas redoublé soigné.

Naturellement les membres honoraires suivent et, comme nous, marchent au pas.

Nous arrivons au Jardin anglais. Un tas de messieurs, portant à la boutonnière des cocardes multicolores, nous attendent et nous font ranger autour d'un kiosque. M. Arnaudeau, l'un des organisateurs du concours, nous adresse un speech bien senti. Il rappelle l'amitié qui unit la Suisse à la France. Il salue les Catalans qui, en 1902, sont déjà venus cueillir des lauriers à Genève.

On applaudit ; on trinque et l'on repart pour aller goûter un repos bien mérité.

Les membres honoraires rejoignent les chambres qui leur ont été réservées ; les membres actifs se rendent à l'école du Ruttli, un des plus beaux édifices de la rue du Général Dufour.

Nos camarades sont pourvus d'une fourniture militaire. Ce n'est pas tout à fait le confort du Grand Hôtel. L'on s'en console en songeant que quantité d'étrangers ont dû, faute de lit, coucher à la belle étoile.

L'agent de police qui est de planton à la porte du Ruttli me raconte même l'effarante aventure que voici :

Un Anglais se présente dans un hôtel.

— Monsieur, je n'ai plus un seul lit déclare l'hôtelier. Il n'y a plus que ma chambre et celle de ma fille qui n'aient pas de locataires.

Alors l'Anglais, flegmatique :

— Dans ce cas, Monsieur, j'ai l'honneur de vous demander la main de Mademoiselle votre fille.

Si non e vero...

⁂

Notre première journée de séjour à Genève fut consacrée à la reconnaissance de la ville et au choix des voies de communications les plus propices pour visiter en connaissance de cause les monuments, les musées et les promenades. La magnifique cité étant, en quelque sorte, séparée en deux par le Rhône, il n'y avait plus qu'à prendre les ponts comme point de repère.

A six heures du soir, au moment où l'apéritif réunissait au café de la Poste la majeure partie des membres honoraires et actifs de l'*Écho*, chacun avait déjà dressé son plan d'excursions.

L'ami Danoy se proposait de visiter la caserne des sapeurs-pompiers et les grands ateliers de chaudronnerie.

Lazare Gorrée s'était enquis des manufactures de plomberie, zinguerie, etc.

Magne guignait les garages d'automobiles. René Badie s'était procuré l'adresse des notables entrepreneurs de serrurerie.

Antoine Lliboutry, en bon viticulteur, avait déjà consulté la liste des ouvrages œnologiques du pays.

Votre serviteur avait fait une confraternelle tournée dans les divers journaux de la ville. La vérité lui fait l'obligation de constater que ces journaux sont beaucoup moins bien présentés que les nôtres, bien que certains, comme la *Tribune suisse*, aient huit pages de texte et d'annonces.

Il est inutile de dire que les dames faisant partie de notre caravane se préoccupaient surtout de visiter les magasins de bijouterie, les bazars et les... musées.

On ne doit pas perdre de vue que les Roussillonnais ont un goût très vif pour tout ce qui est pittoresque et beau.

Chacun de nous, après avoir songé aux avantages pratiques du voyage, tint donc à se rassasier les yeux de ce merveilleux tableau que présente le lac Léman, avec ses eaux d'un joli bleu, avec ses rives si coquettement dentelées, avec ses embarcations qui s'en vont mollement, de station en station.

Le musée de l'Ariana, le monument du duc de Brunswich, le parc des Eaux Vives, le bâtiment des forces motrices, l'île de J.-J. Rousseau, le Kursaal, Victoria Hall, etc.. devaient donc satisfaire les aspirations artistiques de nos concitoyens.

Cependant toute excursion, toute visite ne devait avoir lieu qu'après le concours, car il ne fallait pas oublier que l'on était venu à Genève pour y prendre part au concours international de musique.

Les membres honoraires l'oubliaient moins que les autres, puisqu'ils s'étaient promis d'assister à toutes les épreuves et qu'ils se tinrent scrupuleusement parole.

* * *

Ce fut un événement sensationnel dans Genève, le samedi 14 août, quand, à sept heures du matin, on vit défiler dans les rues, fièrement campés en leur pittoresque costume, les membres de l'*Écho du Roussillon*. Les *barratines* écarlates, les blouses bleues, les ceintures et les cravates rouges de nos vaillants chanteurs, se détachant nettement dans la splendeur d'une matinée sans nuages, produisaient un effet prestigieux. Il devint difficile à la Société de traverser les rues qu'elle devait suivre pour se rendre à l'ancienne église de la Madeleine où devaient avoir lieu les épreuves de la lecture à vue, des quatuors et d'exécution.

C'est au milieu d'une haie compacte de Suisses, d'Anglais, d'Américains, d'Allemands qu'elle dut se frayer

un passage. Les exclamations admiratives, les applaudissements, les bravos, saluaient la Société perpignanaise dont Marty, l'intrépide porte-drapeau, exprimait gravement la reconnaissance, en inclinant les trois couleurs devant ceux qui les acclamaient.

Disons, à ce propos, que les Genévois avaient merveilleusement fait les choses pour honorer leurs hôtes de quelques jours.

Les façades des maisons disparaissaient littéralement sous les trophées de drapeaux, les guirlandes de feuillage, les tentures, les écussons. Des arcs de triomphes s'élevaient à tous les carrefours et dans toutes les grandes artères.

Que notre enthousiasme méridional était peu de chose auprès de la splendide manifestation de sympathie dont nous étions l'objet !

Comme ces Suisses savent faire valoir leur petite patrie !

Telles étaient les réflexions que nous échangions, en attendant que vînt notre tour de paraître devant le jury.

Il y a quantité de gens qui s'imaginent, de fort bonne foi, d'ailleurs, qu'un concours musical est une pure plaisanterie et que les récompenses s'y décernent au petit bonheur.

Qu'ils aillent donc raconter cela aux Sociétés qui se mesurèrent à Genève et à ceux de nos membres honoraires qui nous firent l'honneur d'assister à ce pacifique tournoi !

Les membres des jurys des concours musicaux, étant tous des compositeurs, se montrent fort sévères, car ils ne souhaitent pas que les œuvres qu'ils font exécuter dans telle ou telle ville soient *sabotées* par telle ou telle Société.

Leur intérêt même exige qu'ils se montrent rigides dans l'observation des traditions orphéoniques. Les revenus qu'ils tirent de leurs compositions ne seraient-

ils pas taris du jour où les concours deviendraient de simples entreprises de palmarès ?

L'un d'eux, M. Rochas, qui présidait précisément le concours d'honneur auquel l'*Écho du Roussillon* prit une part glorieuse, inspire même une sainte frousse à tous les orphéons.

Hâtons-nous de dire que cet excellent homme, qui est doublé d'un compositeur de réelle valeur, est le premier à rire de la réputation de croquemitaine... orphéonique qui lui est faite.

Il se montra enchanté, quand il entendit les Sociétés concourant à la *lecture à vue* solfier très correctement la partition à deux voix qui leur avait été imposée.

L'*Écho du Roussillon* décrocha le second prix de cette épreuve. Ce second prix-là en valait un premier, puisque le jury jugea à propos de s'en tenir à l'attribution de cette récompense et de ne pas décerner de premier prix.

Le concours de quatuors fut un enchantement pour les nombreuses personnes qui se pressaient dans la salle des auditions.

La *Brise du Vallespir,* du regretté Gabriel Baille, fut chantée avec un goût exquis par nos amis Turull, les frères Puig et Chamorin.

On aurait entendu voler une mouche pendant que nos quatre valeureux chanteurs murmuraient plutôt qu'ils ne chantaient l'œuvre si délicate et si prenante du vieux maître roussillonnais.

Une chaleureuse salve d'applaudissements s'éleva vers les hautes voûtes de la Madeleine, quand la dernière note de la *Brise* s'éteignit, comme dans un soupir.

Tous les Directeurs des Sociétés rivales, tous les concurrents s'élancèrent vers MM. S. Paraire, Turull, Puig et Chamorin, au moment où le jury décernait au quatuor de l'*Écho* le premier prix à l'unanimité, avec félicitations. Les vaincus qui avaient pourtant exécuté leur

quatuor avec une remarquable maëstria, convinrent qu'il était impossible de chanter avec plus d'expression et d'ensemble que les solistes de la Société perpignanaise.

Les membres de l'*Écho* firent cette constatation mélancolique que c'était au moment précis où avaient lieu, à Saint-Paul-de-Fenouillet, les obsèques de M. Gabriel Baille que sa *Brise du Vallespir*, cette perle de son écrin musical, obtenait un si beau succès à Genève.

La Muse du vieux compositeur devait avoir soufflé sa divine inspiration à nos excellents chanteurs et à leur jeune chef qui les dirigea d'impeccable façon.

***

Il est près de midi. Il faut songer à aller se restaurer, pour revenir prendre part au concours d'exécution.

Les uns se rendent à l'hôtel où ils ont élu domicile. Les autres s'en vont aux Cuisines populaires une des institutions les plus humanitaires et les plus utiles que je connaisse.

Moyennant quelques sous tout le monde peut prendre place aux innombrables tables, éblouissantes de propreté, de cet hôtel, véritablement économique.

Voici le menu d'un repas dont le coût est de 0 fr. 75, pain et vin compris :

Hors-d'œuvre : Sardines à l'huile
Poisson : Perches à la meunière
Entrée : Rognons sautés
Légume : Haricots verts au beurre
Rôti : Veau braisé
Salade : Pommes de terre en vinaigrette
Dessert : Pruneaux

Certains de nos camarades, qui étaient descendus

dans des hôtels où on les... tondait de trop près, s'empressèrent de s'installer aux cuisines populaires, dès qu'ils en connurent l'existence.

Le service de cet établissement, qui est assuré par des femmes, d'honnêtes mères de famille ou des jeunes filles sérieuses et réservées, est fait avec une célérité, une courtoisie remarquables.

Les Membres du Conseil d'administration de l'œuvre se succèdent, à l'heure des repas, pour recueillir les réclamations ou trancher les contestations. Ils ont peu de besogne de ce chef, réclamations et contestations étant infiniment rares.

Nos compatriotes étaient là comme chez eux et, au troisième repas, on les gâtait comme si on les eût connus depuis longtemps. Le président des Cuisines populaires, qui est le greffier en chef de la Cour suprême. s. v. p.! venait s'assurer, à chaque repas, des desiderata de ses convives roussillonnais.

Je suis heureux de rendre ici un public hommage à l'aménité de ce digne homme.

Mais l'heure s'avance. Il faut retourner à la Madeleine où nous attend le jury. Il faut aussi décrocher un prix d'exécution qui nous permette de prendre part au concours d'honneur, la grande épreuve, celle qui consacre la réputation d'une Société musicale.

Tout le monde est un peu nerveux. Les ténors évitent de se placer dans des courants d'air ; les barytons s'essaient la voix ; les basses, la base du chant orphéonique, tâtent leur creux « Beuh ! Beuh ! »

On se gargarise avec quelques gouttes d'aconit apporté par un camarade attentionné.

Le jury s'installe solennel et grave.

L'Orphéon du Puy en Velay, une Société fort bien composée, attaque le *Soir*, œuvre charmante de Maréchal, chœur imposé. Bonne exécution. Bravos.

Les membres de l'*Écho*, honoraires et actifs, ont des mines inquiètes. Hum ! On a affaire à forte partie.

Seul le directeur, M. Saturnin Paraire qui, pourtant, affronte pour la première fois un concours, conserve un beau calme « N'ayez pas peur ! dit-il à ceux dont la venette est trop visible. Nous ferons mieux ! »

Et l'on fit mieux, en effet.

Ceux qui ont assisté à la répétition générale qui eut lieu dans la salle de la *Lyre*, l'avant-veille du départ de l'*Écho* pour Genève, ont pu se rendre compte de la somme de travail donnée par cette Société, de la délicatesse, du fini qu'elle sut imprimer aux œuvres qu'elle venait de préparer.

Or, ce travail porta admirablement ses fruits. Le *Soir* fut interprété presque à la perfection, puisque la perfection n'est pas de ce monde.

L'auteur de ces lignes ne prenait pas part à l'exécution, ses cordes vocales étant depuis longtemps usées. Placé à quelques pas du jury il pouvait suivre sur la physionomie des trois notabilités musicales qui le composaient tout le plaisir qu'elles ressentaient d'une audition rendue avec autant de sûreté de sons que d'expression.

C'était fini et l'on écoutait encore... Puis les auditeurs, sortant comme d'un rêve, applaudissent longuement, frénétiquement.

Deux coups de baguette secs, impératifs.

Il faut maintenant exécuter le chœur de choix, *Patrie*, de Pons.

Autant le *Soir* est vaporeux, autant l'œuvre de Pons est nerveuse, vibrante. Elle éclate sonore et cadencée, pour devenir impétueuse à la fugue magistrale qui en constitue une des beautés. Pas une fausse attaque, pas une *queue*. Les voix s'élèvent homogènes et bien timbrées.

La finale est lancée avec ce bel entrain qui caractérise nos Sociétés orphéoniques.

L'ovation de tout à l'heure se reproduit, plus chaleureuse, plus enthousiaste.

C'est maintenant au tour des Sociétés rivales à montrer des mines inquiètes. Le directeur de l'*Orphéon* du Puy, dit au nôtre : « Nous sommes meilleurs musiciens que vous autres ! Mais ce que vous nous dépassez au point de vue du chant ! »

Quelques instants après le jury vient ratifier cette flatteuse appréciation. Il décerne à l'unanimité, avec félicitations, un premier prix ascendant à l'*Écho du Roussillon*. Il décerne en outre, toujours à l'unanimité, un prix de direction à son jeune chef, M. Saturnin Paraire.

Ce sont alors des bravos qui partent de tous les coins de la vaste église ; On acclame le directeur ; on l'embrasse ; on l'étreint. Quelques enthousiastes le prennent sur leurs épaules et le portent sur la place, en triomphe. J. Buscail, l'un de nos vice-présidents, est pâle de joie ; René Badie, son collègue, donne une vigoureuse accolade à Paraire qui, cette fois-ci, a perdu de son beau sang-froid. Il a grand'peine à répondre à ceux qui le félicitent.

Cependant notre ami Métral, qui est venu tout exprès de Lyon, pour assister à nos succès, arrive avec une superbe palme qu'il offre à notre directeur, aux applaudissements des membres de toutes les Sociétés concurrentes qui nous entourent et qui nous réclament des cartes postales représentant l'*Écho* en tenue de *gran gala*. Paraire peut à peine suffire à distribuer des autographes.

On se forme par quatre, les membres honoraires en tête et l'on va siroter un apéritif qui n'a pas été volé. C'est notre dévoué commissaire, M. A. Fabre, qui a tenu à offrir cet apéritif à ses anciens camarades. Il profite de notre réunion pour attacher au drapeau de

l'*Écho* une très belle palme cravatée aux couleurs franco-suisses.

L'administrateur de la Société remercie M. Fabre et tous les Roussillonnais habitant Genève qui ont fait à l'*Écho* un accueil aussi fraternel. Il félicite les membres honoraires qui marchent toujours à l'avant-garde de la phalange artistique. Il adresse un mot aimable à la famille Métral, qui s'est jointe si cordialement aux chanteurs roussillonnais.

Bravos ; bans ; hip ! hip ! hurrah !

***

Dimanche, 15 août. — Nos voyageurs ont le droit de rester au *dodo* jusqu'à neuf heures histoire de se remettre des fatigues de la veille. Mais aucun n'en profite.

Dès que les tramways commencent à circuler dans la rue du Mont Blanc, chacun se hâte de filer vers le pont du même nom d'où l'on peut apercevoir le fameux *bonnet de coton* qui constitue le sommet de la montagne géante. L'on éprouve une désillusion.

Une masse blanchâtre, indécise, se profile confusément là-bas, au-dessus du parc des Eaux-Vives.

« C'est ça le Mont Blanc ? — Le Canigou paraît beaucoup plus majestueux !... »

Après cette fière constatation, chacun s'en va à ses petites affaires.

Les chapelles, qui sont fort belles, reçoivent de nombreuses visites.

Puis, l'on va faire un tour à l'Ile de J.-J. Rousseau qui est reliée par une passerelle au pont des Bergues, long de 185 mètres. On s'extasie sur la propreté de la cité genévoise. On se livre à des comparaisons infiniment peu flatteuses pour l'édilité perpignanaise.

Les superbes cygnes qui peuplent les abords du quai

des Bergues, attirés sans doute par l'originalité des costumes de l'*Écho*, viennent familièrement s'ébattre sur les bords de ce quai. Ils ne sont d'ailleurs pas les seuls que la curiosité arrête. Dix, vingt, cent personnes, accostent fort aimablement nos concitoyens, leur posent des questions peut-être indiscrètes, mais qui semblent pleines de cordialité « ...Le Roussillon? Ah!... Oui!... Le pays du bon vin! » Tiens! Tiens! Quel est donc l'olibrius malfaisant qui prétend que la réputation de nos vins est perdue à l'étranger?

M. Cavallero, l'aimable représentant de la maison Eugène Sauvy à Genève se charge, au demeurant, de nous démontrer que c'est là une pure calomnie.

En effet, à l'issue de l'aubade que nous nous faisons un plaisir de lui donner, il nous déclare qu'il est heureux et fier de représenter une maison roussillonnaise et de faire apprécier la qualité de nos crûs.

Nous garderons tous un excellent souvenir de l'accueil que nous fit la famille Cavallero.

C'est aujourd'hui que nous devons donner le dernier coup de collier. Le concours d'honneur a lieu à deux heures, là-bas, au diable, sur le territoire de la commune des Eaux-Vives. Il s'agit de déguster rapidement l'apéritif qui nous est offert par l'ami Cavallero et de déjeuner plus rapidement encore.

Le café est pris en commun au quartier général des Membres honoraires.

Ici se produit un petit incident qui démontrera bien quel est le merveilleux esprit qui anime la Société.

Un chanteur harassé par l'énorme chaleur qu'il fait, oublie les prescriptions de l'administrateur et se dispose à humer une gigantesque chope qu'il vient de régler rubis sur l'ongle. Un sévère « Et la consigne, canard? » lui coupe la soif. Tranquillement, sans vaines *épates*, il vide sa chope sur le trottoir.

Les Suisses qui sont témoins de cette jolie marque

d'obéissance n'en peuvent croire leurs yeux. On leur avait dit que ces gens du Midi, avec leurs bonnets rouges, n'étaient que des révolutionnaires !

Au moment de partir pour la salle de la Source, où siège le jury du concours d'honneur, l'administrateur donne cet avis aux membres honoraires et à leurs femmes. « Nous avons près de trois kilomètres à faire pour nous rendre à la Source. Que ceux de ces messieurs ou de ces dames qui craindraient la fatigue veuillent bien nous quitter et prendre le tram ! »

Ah ! Oui ! Nous quitter ! Tout le monde suit « *y en devàn les atjes !* »

La salle de la Source est un coquet théâtre avec galeries et amphithéâtre. Elle est aux trois quarts pleine quand nous arrivons. Nous remarquons, avec grand plaisir, quantité de toilettes claires.

M. Rochas, président du jury, fait procéder au tirage au sort, pour établir l'ordre dans lequel les sociétés concurrentes se feront entendre. Les orphéons d'Orléans et d'Auxerre chantent avant l'*Écho*.

Le cœur imposé, *les Bûcherons*, de Maryat, est dur, très dur. Il faut qu'il soit enlevé avec une véritable furia, pour qu'il produise l'effet qu'en attendait son auteur.

Les deux premières sociétés le chantent correctement, sans plus.

On sent que l'inclémence du soleil n'a pas donné à leurs chanteurs cette vigueur, cette décision qui sont indispensables en la circonstance.

Orléanais et Auxerrois chantent

« Frappe ailleurs, bûcheron ! »

comme ils diraient « Dieu ! qu'il fait chaud ! »

Un jeune compositeur suisse, qui s'intéresse fort à notre Société, me murmure à l'oreille — car il faut

observer un silence quasi-religieux — « Ces gens-là n'ont jamais vu de fendeurs de bois ! »

Je ne pense cependant pas que ce brave garcon voulût traiter nos concurrents d'*esclayres*, ce qui eût été souverainement injuste, car, je le répète, ils furent d'une conscience musicale parfaite. Il ne leur manqua que le... feu sacré.

Le feu sacré ? Je puis vous assurer que nos chanteurs l'avaient, quand ils montèrent à leur tour sur la scène où ils allaient se faire entendre.

Il s'affirma dès que nos concitoyens eurent entonné les premières mesures du chœur imposé :

> Comme les fils vaillants de l'invincible Gaule,
> L'arme luisante et lourde accrochée à l'épaule...

Les membres de l'*Écho*, sachant bien ce qu'ils chantaient, et chantant mieux encore ce qu'ils savaient, purent donner à l'interprétation de l'œuvre de Maryat toute l'ampleur qu'elle comporte.

Leur chef, qui n'eut pas une seconde de défaillance, au cours de cette exécution si ardue et si hérissée de difficultés, tenait tout son monde dans la main, avec une autorité et une science qui, je le sais, impressionnèrent le jury lui-même.

Cette splendide exécution fut applaudie à tout rompre par ceux-là même dont elle anéantissait les légitimes espérances de succès.

Une nouvelle ovation fut faite aux chanteurs perpignanais quand ils eurent interprété, toujours avec la même maëstria, leur chœur de choix, *le Roi des Mondes*.

Débutant par un *piano* très délicat et très fin, ce chœur se développe superbement en des larges sonorités qui permettent de mettre en relief les belles qualités des voix méridionales.

Pendant que les applaudissements crépitaient et que

les félicitations pleuvaient de toutes parts, d'autres Sociétés s'apprêtaient à entrer en lice. Mais on sentait qu'elles n'avaient pas grand espoir en l'issue finale de la lutte.

Il fallut au jury près de deux heures de délibération pour arriver à établir son verdict.

Quand il reparut à l'amphithéâtre, un profond silence s'établit aussitôt.

Je crois bien que j'aurais pu, si je l'avais voulu, compter les pulsations du cœur de mon voisin Aliet, notre dévoué trésorier. « *Ay ! Sem netejats !* »

Netejats !... C'est M. Rochas qui répondit à notre ministre des finances, « Prix d'honneur à l'unanimité, avec félicitations du jury et prime en espèces de 400 francs, l'*Écho du Roussillon*, de Perpignan ! » Puis plus rien. Le jury n'avait décerné ni second, ni troisième prix...

Notre joie, qui était grande, fut un peu gâtée, je l'avoue, par la sévérité du jury à l'égard de nos concurrents.

Après le premier moment de stupeur passé, l'on empoigne le directeur par le corps, par les bras, par les jambes et, bon gré, mal gré, il dut se laisser emporter dans la cour d'honneur où l'on se bouscula pour le complimenter.

Sa première sortie était un triomphe et un beau triomphe.

On alla le fêter dans le riant jardin que notre compatriote Maury possède à quelques centaines de mètres du théâtre de la Source.

M. Maury et sa famille nous firent une réception des plus affectueuses. Mais les choses les meilleures ont une fin. Il fallait quitter cette hospitalière maison pour se rendre au défilé, à la distribution des récompenses.

Oh ! Ce défilé !... Nous nous en souviendrons longtemps.

Comme il fallait contenter la légitime curiosité de tous les Genévois qui avaient accompli de véritables prodiges d'ingéniosité et de bon goût pour la décoration de leurs maisons, on nous promène, je pense, dans tout Genève.

Les pauvres bougres qui soufflaient dans des instruments tels que la contre-basse ou ceux qui tapaient sur une grosse caisse prirent une de ces suées...

Quant à nous l'heure tardive à laquelle s'était terminé le concours d'honneur nous fit arriver au lieu de concentration juste assez à temps pour clôturer cet interminable défilé.

Eh ! nous n'eûmes pas à nous en plaindre.

Placés devant un peloton de superbes gendarmes à pied alignés comme à la parade nous n'eûmes à subir aucune bousculade, aucun à-coup.

Dès que paraissait notre drapeau, entouré de sa garde d'honneur composée des camarades Lliboutry, B. Fabre et J. Daniel, qui portaient fièrement sur leur blouse bleue les distinctions honorifiques qui leur ont été décernées, c'était une série ininterrompue d'exclamations sympathiques : « Les voilà ! Voilà les fringants de l'*Écho du Roussillon !* Ils sont le clou de la fête ! »

Oui, oui ; je sais. Cela peut blesser la modestie de mes excellents camarades. Mais il faut bien que je raconte fidèlement ce que j'ai vu et ce que j'ai entendu.

Il faut bien que je dise que c'est la *Tribune de Genève* qui trouva, pour nous désigner, ce joli nom de fringants.

Il faut bien que je dise aussi que nous fûmes bombardés de fleurs dès le début du défilé et que les Genévoises, vraiment trop aimables pour les hôtes passagers que nous étions, dépouillaient leurs balcons fleuris pour nous mitrailler.

Enthousiasmé par cette réception si magnifiquement chaleureuse, Jean-Claude, un gaillard qui n'a pas froid aux yeux, se laissa entraîner jusqu'à sauter au cou de

trois ou quatre bonnes femmes. Comme l'administrateur le rappelait au calme, Jean-Claude le désarma en lui disant : « Oh ! Monsieur ! Je n'embrasse que les vieilles !... » Madame Jean-Claude peut donc bannir de son esprit toute idée de jalousie.

Partis à 5 h. 1/2 du soir du jardin des Bastions, nous *pivotions* encore à 8 h. 1/2. C'était pire que dans la complainte du Juif Errant.

Au moment où nous débouchions à l'entrée de la rue du Mont-Blanc un délégué du Comité d'organisation vint remettre à l'administrateur une note invitant l'*Écho* à aller se faire entendre, à 8 h. 1/2, en qualité de Société d'honneur, dans la salle de spectacle des Bastions.

Les bonnes volontés les meilleures ont des limites. On eut beau venir nous chercher avec des automobiles : nous étions rendus. Les plus intrépides marcheurs déclaraient qu'ils allaient prendre un repos bien mérité.

Les trois mille personnes qui nous attendaient à la salle des Bastions durent renoncer au plaisir de nous entendre.

Nous eûmes d'ailleurs soin, le lendemain, de fournir au Comité et au public des explications nécessitées par notre involontaire abstention.

La distribution des récompenses se fit au Grand Théâtre, un très bel édifice dans le genre de l'Opéra.

Quantité de Sociétés, exténuées, ne prirent pas part à cette partie de la fête qui se termina vers dix heures du soir.

Nous reçûmes, pour notre part, une médaille commémorative, une médaille de vermeil, deux splendides palmes en vermeil enfermées dans de forts beaux écrins et quatre beaux billets de cent francs.

On peut être assuré que c'est l'argent qui nous causa le moins de plaisir. Nous placions le prix d'honneur au-dessus de tout.

Voilà comment nous sommes à l'*Écho du Roussillon*.

***

J'ai laissé tout mon monde fourbu, après l'éreintant défilé d'hier et après l'interminable distribution des récompenses. Les splendeurs de l'embrasement à giorno du théâtre de Genève n'ont pu avoir raison de la fatigue qui accablait les membres des Sociétés qui avaient eu le courage d'aller jusqu'au bout. A dix heures du soir, les trois quarts des exécutants de l'*Écho* étaient plongés dans les bras de Morphée.

Je m'attendais, le lundi matin, à me trouver dans l'obligation d'aller chercher une douzaine de clairons pour réveiller ces braves garçons.

« *Escolta si plou!...* » Ils étaient debout dès six heures du matin. Pomponnés, astiqués, tirés à quatre épingles, ils se précipitaient vers l'embarcadère du Grand Quai.

La Compagnie générale de navigation avait mobilisé tous ses vapeurs à l'intention des membres des Sociétés ayant pris part au concours. Faire le tour du lac en bateau était, depuis trois jours, le rêve de tous nos camarades.

Le *Vinkelreid*, tous ses pavois dehors, quittait le port à 7 h. 20, emportant 800 passagers.

A 7 h. 50, le *Montreux* partait avec 1.100 voyageurs. Il était suivi, après par le *Suisse*, doublé du *Léman*, qui avaient 1.750 passagers.

La lenteur de la marche de bateaux aussi lourdement chargés permettait d'admirer toutes les beautés de la merveilleuse ceinture que font au lac Léman les riantes stations, les coquettes villas, les chalets agrestes parsemés depuis le Jardin Anglais jusqu'au port des Paquis les deux points extrêmes et opposés de l'excursion nautique.

Quantité de nos excursionnistes avaient entendu parler des riants paysages de la Suisse. Mais aucun ne

se rendait parfaitement compte, de ce que sont ces paysages aménagés, embellis, intelligemment mis en valeur par la main des hommes.

Aussi leur plaisir fut-il extrême de pouvoir savourer, tout à leur aise, la vue du panorama splendide qui se déroulait sous leurs yeux, pendant que les vapeurs rasaient la côte et que leurs sirènes saluaient joyeusement Tougues, Yvoire, Thonon, Evian-les-Bains, le château de Chillon, Territet, Montreux, Vevey, Ouchy-Lausanne, le fort et l'arsenal de Morgas, Nyon, Coppet et Bellevue.

Nous comprenons alors qu'un écrivain suisse ait pu célébrer, en ces termes, la beauté d'un tel tableau : « Les âmes éprises d'idéal et de beauté, d'harmonie et de couleur n'ont jamais été insensibles aux charmes du Léman. Des poètes ont essayé, mais en vain, d'en chanter le mystérieux attrait et les amants de la nature n'éprouvèrent nulle part ailleurs, d'impressions aussi vives et aussi pures. »

Le beau lac nous a même procuré l'émotion d'un semblant de tempête. Vers cinq heures du soir un vent assez violent se levait et les vapeurs, assez fortement secoués par les vagues, se mettaient à tanguer. Ce fut juste de quoi donner du piment à cette charmante excursion.

Les vapeurs revinrent assez à temps pour permettre à leurs passagers d'assister à la fête de nuit qui eut les quais pour théâtre.

C'est vers ce point que, dès huit heures du soir, affluait la foule énorme des étrangers. On se poussait, on se serrait, mais sans bousculades.

C'est un détachement d'artillerie helvétique, appartenant à la batterie n° 16, qui donna le signal de la fête.

Les 6.747 lanternes vénitiennes qui avaient été installées autour de la rade s'allumèrent presque instatanément et formèrent une immense ceinture de feu qui, se

reflétant dans le lac, présentaient un tableau d'un effet saisissant.

Il y avait plus de trois kilomètres de lanternes du quai des Paquis à celui des Eaux-Vives. C'était d'une splendide unité, ainsi que l'écrivait le lendemain, un de nos confrères genévois.

Les lampes à arc des ponts et des quais avaient été recouvertes d'une enveloppe rose qui en rendait la lumière très douce.

En même temps que s'illuminaient les quais, les façades des hôtels, des cafés, des magasins, des maisons particulières faisant face au lac et au Rhône flambaient, pour ainsi dire, dans les mille feux d'un éclairage à giorno merveilleusement réussi.

Dans la rade, les vapeurs de la Compagnie de navigation, pavoisés et illuminés, les embarcations particulières, piquaient l'eau de points lumineux qui dansaient follement au gré des flots.

C'était splendide ; c'était féerique.

Mais ce n'était pas fini.

Les organisateurs de cette inoubliable fête avaient préparé un feu d'artifice qui comprenait 4.500 fusées, dont 3.000 pour le bouquet final ! On juge de ce que fut un tel spectacle. Un émerveillement pour les yeux.

L'embrasement des jetées fut une autre surprise. En même temps que s'allumait 500 chandelles électriques on entendait le bruit de 150 bombes dont les détonations se mêlaient à celles de la batterie d'artillerie. Ah ! Ces Suisses sont de rudes metteurs en scène et les malheureux cinq louis que nous votons pour notre feu d'artifice carnavalesque sont bien loin des 15.000 francs qu'ils jettent délibérément à l'eau !

Nous n'eûmes pas le temps de développer longuement nos réflexions sur ce sujet, car les cataractes du ciel, fortement ébranlées par la canonnade furieuse que nous venions d'entendre, s'ouvraient toutes grandes.



Il y eut un sauve qui peut général. En un clin d'œil les cafés, les brasseries, les bars furent pris d'assaut : Des concerts s'organisèrent ici et là-bas ; ceux des membres de l'*Écho du Roussillon* qui n'avaient pas été trop fatigués par l'excursion égrenèrent gaiement leur inépuisable répertoire.

Je frémis, quand je songe à la quantité de chopes qui furent absorbées, ce soir-là.

Je dois à la vérité de constater que la bière suisse très légère, très mousseuse et délicieusement fraîche, ne produit pas sur le cerveau des buveurs les effets désastreux des bières que l'on nous sert en France.

Le « canard » qui avait jeté sur le sol le contenu de sa chope, pour se conformer à la consigne reçue, pouvait donc se rattraper et largement.

Mais ni lui, ni ses camarades ne dépassèrent la mesure et le plus grand calme régna dans les chambrées ce soir-là comme les précédents.

*
* *

Nous voici à la dernière journée de notre séjour à Genève. La dislocation commence. Les familles Ribère, Danoy, Bénézet, les amis Lliboutry, Gorrée, Magne, Badie, Marty, Carrère, Turull, Chamorin, etc., nous quittent pour aller visiter Lyon.

La famille Macabies file du côté de Valence. D'autres s'arrêteront à Nîmes, à Montpellier.

La concentration générale doit se faire à Cette, le lendemain.

Ceux qui restent, le directeur, son intelligent et dévoué collaborateur, l'ami Georges Brun ; Manaut, le vétéran de la Société ; Baillette, l'un de nos meilleurs barytons ; F. Moliner, un excellent ténor ; le jeune Marcel Paraire, un pupille qui tint fort bien sa partie durant tout le concours ; l'administrateur de l'*Écho* et

une douzaine de membres de la Société vont rendre visite aux personnes qui les ont accueillies avec tant d'affabilité.

On va d'abord chez M. Cavallero, l'agent général de la maison E. Sauvy.

L'excellent homme, sachant qu'il avait affaire à des connaisseurs, a tenu à nous faire déguster certains crus italiens qui ont été fort appréciés.

Les honneurs de cette aimable demeure nous furent faits avec tant de bonne grâce, qu'au moment de prendre congé de la famille Cavallero, notre ami Georges Brun ne put s'empêcher de dire à la maîtresse de la maison : « Madame, je suis encore assez jeune pour vous trouver charmante et assez vieux pour pouvoir vous le dire ! »

Et tout le monde, jusques et y compris l'ami Cavallero, applaudit à cette galante boutade.

Nous voilà maintenant partis chez notre compatriote Pierre Brial, le très obligeant fondé de pouvoirs de la maison d'Arexy.

Après une visite aux chais, au laboratoire, à la distillerie, aux magasins d'exposition, fort judicieusement aménagés et tenus avec beaucoup de soin, nous assistons à un lunch que présidait Madame F. Brial, une souriante Rivesaltaise et sa mère, Madame veuve Hostalier. L'on se trouve là en plein Roussillon.

Bien que les voix soient un peu enrouées elles retrouvent leur vigueur pour entonner *Lo Pardàl, Montanyas Regaladas*. Les chanteurs donnent même à leurs hôtes une petite audition du *Soir*, le chœur qui a été couronné trois jours avant, au concours d'exécution.

C'est à regret que l'on quitte cette famille unie, si unie, si bonne, si accueillante.

Mais il faut boucler les valises, régler les notes d'hôtel, expédier les derniers télégrammes.

Tiens ! Puisque je parle de télégrammes, laissez-moi

vous en conter une bien bonne dont le héros fut mon ami le plus cher, l'administrateur de l'*Écho*.

Il était descendu dans un hôtel de la rue Chantepoulet. Quand, ayant rédigé ses dépêches, il dut mettre, au bas, l'adresse de l'hôtel où il séjournait, il avait totalement oublié ce diable de nom de Chantepoulet.

« Ah ! J'y suis ! fit-il tout à coup. Hôtel Chantepoupoule ! »

Et, comme l'employé des P. T. T. le regardait d'un air un peu ahuri, notre ami reprit vivement « Non je me trompe ! C'est hôtel Chantecocotte que je voulais dire ! »

Il chercherait peut-être encore, si une blonde Suissesse ne lui avait dit : « S'iou plaît ! Monsieur veut dire Hôtel Chantepoulet ! »

Croyez-moi, si vous voulez, mais, l'employé des P. T. T. est persuadé que notre ami avait voulu le faire marcher !

* * *

C'est le cœur un peu serré que, le mardi soir, vers huit heures, nous reprenions le chemin de la gare Cornavin.

Si nous éprouvions une légitime satisfaction à regagner nos pénates, nous regrettions de n'avoir pu prolonger notre séjour dans cette ville si accueillante et si belle qu'est Genève.

Nous regrettions le beau lac bleu, le paysage enchanteur, les splendides jardins des Eaux-Vives, les terrasses du Kursaal, les balades au Jardin Anglais.

Parbleu ! Pourquoi ne l'avouerais-je pas ? Nous regrettions aussi les belles et nobles émotions du triomphal succès que nous venions de remporter.

Quelques membres du jury, que je rencontrai à la gare, au moment où, comme nous, ils allaient rentrer en France, me firent l'honneur d'insister sur ce succès :

« Votre Société a beaucoup, beaucoup gagné depuis 1902 ! me dirent-ils.

Alors que vous n'aviez pu concourir en lecture à vue, en 1902, vous remportez un second prix en 1909. Alors que vous n'aviez eu que des seconds prix, vous venez de décrocher tous les premiers, et, par surcroît, votre jeune directeur obtient un prix de direction ! Vous voici en première division ; il faut piocher le solfège ! Les excellents éléments que vous possédez vous permettent d'aspirer à de nouveaux succès. Nous sommes persuadés que vous ne vous arrêterez pas en si beau chemin ! »

L'un de ces jurés, M. Henri Brody, chroniqueur orphéonique au *Radical* poussa l'amabilité jusqu'à écrire les lignes suivantes dans le compte-rendu qu'il publia du concours.

Parmi les grandes Sociétés à qui l'on fit une réception enthousiaste, citons celles du *Bon Marché de Paris*, qui était venue au titre de musique d'honneur, la *Sirène*, le *Cercle de Berlioz*, de Lille, la *Chorale d'Anzin*, l'*Harmonie Industrielle*, de Puteaux, le *Circola Risorgimento*, de Gênes, l'*Harmonie*, de Sampierdarina, l'*Écho du Roussillon*, dont les membres avaient revêtu le costume si pittoresque de leur province, l'*Estudiantine*, l'*Aurore*, de Bône, l'*Harmonie*, de Mustapha, etc. »

*
* *

Nous voici installés, plutôt confortablement, dans le train qui nous ramène en France. Nous sommes en compagnie de braves gens qui viennent de passer à Genève les fêtes du 13 août. Tous se déclarèrent enchantés de l'affabilité des Suisses. Et nous donc ?

On essaye de dormir, mais il se trouve toujours quelque joyeux conteur pour narrer quelque nouvelle aventure, encore inédite, du voyage.

Nous arrivons à Bellegarde, où la douane visite minu-

tieusement tous les bagages. Nous apprenons que les Sociétés qui sont passées avant nous, ont été particulièrement... épluchées et que des quintaux de tabac, de cigares, de cigarettes, ont été saisis.

Un musicien qui, porteur d'une énorme contre-basse. défile avec nous devant les vilains *gabelous* est obligé d'enlever l'étui de son instrument.

Las ! L'innocente contre-basse, qui a peut-être contribué à décrocher le prix d'honneur, est saisie et mise en fourrière. Elle est bourrée, jusqu'aux rebords du pavillon, d'une dizaine de kilos de tabac. Au moment où le train se remettait en marche, le contrebassiste filait mélancoliquement du côté du violon. Son amour pour le tabac de contrebande l'avait conduit à ce lamentable changement... d'instrument.

***

Nous arrivons à Lyon. Nous retrouvons là ceux de nos camarades qui avaient tenu soit à connaître cette belle ville, soit à renouer connaissance avec elle.

Malgré l'heure matinale, la famille Métral a voulu venir nous apporter une cordiale poignée de mains.

Nous voyons arriver l'ami Puig portant le transparent monumental, aux armes suisses, sur lequel sont inscrits les résultats du concours.

Son frère brandit la pancarte qui nous indiquait notre place au défilé. Les jeunes Turull et Paraire serrent, avec quelles précautions ! les palmes qui nous ont été offertes à Genève.

On les hèle des wagons « *Hep! Vive Perpignan!* »

C'est un feu roulant de cris joyeux, de plaisanteries auxquels le chef de gare met fin en donnant le signal du départ.

Nous roulons maintenant vers Tarascon où l'on profite de l'arrêt pour faire un bout de toilette. La nuit

passée en wagons nous a un peu défraîchis et nous ne tenons nullement à perdre de nos avantages naturels.

Nous cueillons en route quelques camarades qui ont voulu visiter Valence, Montpellier et nous arrivons à Cette, point de la concentration générale.

Avant d'aller nous plonger dans les flots de la Grande Bleue, notre trésorier Aliet, qui remplit ses délicates fonctions à l'entière satistaction de tous, distribue le... viatique quotidien à chacun des voyageurs de la Société. Dame, les fonds commençaient à marquer la baisse.

*
* *

Un bon bain, un excellent déjeuner. Nous voici prêts à repartir à la conquête de nouveaux lauriers. Mais il faut d'abord regagner Perpignan où nous attend un accueil triomphal.

Nos jeunes camarades exultent déjà à la pensée de cet accueil.

Les vieux, ceux qui ont déjà porté le drapeau de l'*Écho du Roussillon* un peu partout, à Marseille, à Valence, à Puteaux, à Montpellier, à Milan sont quelque peu blasés. Mais c'est avec plaisir, quand même, qu'après Narbonne, ils revêtent la coquette tenue de la Société, pour faire leur entrée en ville.

On sait ce que fut cette entrée et avec quelle chaleur cordiale nous accueillirent nos amis de la *Lyre de Perpignan* et de la *Roussillonnaise*.

Ce sont-là des choses qui ne s'oublient pas.

L'*Écho* saura montrer à ces Sociétés qu'il sait pratiquer le culte du souvenir.

*
* *

C'est très impartialement, avec le souci constant de toujours rester dans le domaine de la vérité, que j'ai

écrit les quelques chapitres qui précèdent. Je sais aujourd'hui que j'ai satisfait les secrets désirs de mes compagnons de route, en relatant les péripéties d'un voyage dont tous conserveront l'agréable souvenir.

Les nombreuses personnes qui s'intéressent à la prospérité et aux succès de l'*Écho du Roussillon* ont également suivi, avec grande satisfaction, les étapes de leurs vaillants amis. Bon nombre d'entre elles ne m'ont pas dissimulé la joie qu'elles éprouvent, en constatant que les sacrifices qu'elles font pour l'*Écho* ne sont pas inutiles, puisque tout en permettant aux chanteurs roussillonnais d'aller soutenir au loin la vieille réputation artistique de leur pays, elles procurent à de fort braves gens l'occasion de goûter quelques jours d'intéressantes vacances.

C'est ce triomphe de l'Art et de la véritable et belle Solidarité qui constitue la récompense la plus flatteuse que puissent ambitionner MM. les Membres honoraires de l'excellente Société qu'est et que sera toujours l'*Écho du Roussillon*.

CHAPITRE TROISIÈME

MONTLUÇON

Août 1910.

Hélas !... Oui. Je sais que j'ai donné de mauvaises habitudes à mes chers amis de l'*Écho du Roussillon* et que, si je n'écrivais pas, à leur intention et un peu à la vôtre, lecteurs bénévoles, les péripéties du concours de Montluçon, je risquerais fort d'être traité de paresseux.

Il faut donc que je m'exécute, encore que je puisse invoquer la trêve des vacances, la lourdeur de la température, l'abondance des matières.

Oui, il faut que je m'exécute, car je sais que nous avons laissé à Montluçon, une foultitude d'amis qui attendent avec impatience le récit dont je remettais chaque jour la publication.

Ah ! qu'il est doux de ne rien faire !

comme on chante dans *Galathée*.

Eh ! bien, j'arrête là ma romance et j'entame ma narration.

***

Il faut que je vous dise d'abord, que pas mal de Perpignanais se moquèrent peu généreusement de mes camarades de l'*Écho,* quand ceux-ci manifestèrent leur intention d'aller cueillir des lauriers à Montluçon.

« Peuh !... Montluçon, c'est un trou ! » disaient des gens qui se prétendaient bien informés.

Je n'ai pas mal roulé ma bosse ; je suis allé en Algérie, en Tunisie, en Suisse, en Belgique, en Italie ; j'ai habité Paris ; j'ai fait un court séjour au Maroc ; mais j'avoue que je ne connaissais pas Montluçon.

Parbleu ! Il ne s'agissait que d'y aller faire une petite reconnaissance et nous serions fixés.

C'est ce que je fis sans désemparer.

Je fus reçu de si cordiale façon, les habitants parlaient avec tant d'enthousiasme du concours qui se préparait, le Président du Comité d'organisation, le dévoué M. Perrier, était animé d'un tel feu sacré, que, ma foi, dès mon retour à Perpignan je dis à mes camarades : « C'est décidé ! Nous allons à Montluçon ! »

⁂

Le départ eut lieu le 12 août, à 4 h. 55 du soir. La caravane se composait des 50 exécutants de l'*Écho du Roussillon* et de deux membres honoraires, MM. Baillayre et Carrère, deux intrépides gaillards qui ont bon pied et bon œil.

Si MM. les Membres honoraires ne furent pas plus nombreux, c'est qu'ils se réservaient pour le concours international de Turin qui est projeté pour l'an prochain.

Je dois dire que le voyage de Perpignan à Montluçon n'offrit pas de particularités notables. Notre merveilleuse côte d'Argelès à Cerbère est infiniment plus agréable à contempler que les longues rangées de souches rongées par le mildiou, que les chaumes espacés le

long de la voie qui conduit dans le département de l'Allier.

La monotonie du voyage fut un peu rompue, vers Saint-Sulpice Laurière, par un orphéon des environs de Toulouse dont les membres, pour se mettre en voix, avaient organisé, entre eux, un concours de... mon Dieu ! comment dirai-je cela ? Il me faudrait la plume d'Armand Sylvestre, sa verve si gauloise, pour vous expliquer que ces diables de Toulousains s'évertuaient à faire le plus de bruit possible, mais pas avec la bouche... Nos ôreilles n'en furent pas autrement affectées ; mais, dame, nous en prîmes plus avec le nez qu'avec des pinces à sucre !

Au surplus ces... chanteurs d'un genre tout spécial mirent tant de feu à se surpasser les uns les autres en... sonorité, qu'en arrivant à Montluçon ils étaient à bout de... souffle et qu'ils s'en retournèrent bredouille.

Ah ! Ces Toulousains ! Ils en ont de bien bonnes !

Nous qui étions restés sages comme des petits saint Jean, nous arrivâmes frais et dispos, très en forme pour la lutte.

Nous n'avions pas jeté notre souffle à tous les vents, si j'ose m'exprimer ainsi.

L'horaire qui nous avait été remis indiquait que nous débarquerions en gare de Montluçon à 10 h. 24 du matin. Or, il était exactement 10 h. 20 quand le dernier d'entre nous franchit la porte de sortie de la gare.

Eh ! Le P. O. pourrait donner des leçons d'exactitude à notre Midi rétrograde !

C'est ce que nous fit remarquer, après nous avoir souhaité une cordiale bienvenue, M. Baïssas, un charmant Audois que notre bonne étoile nous avait donné comme commissaire délégué.

A peine étions-nous sortis de la gare, que nos regards furent attirés et fort heureusement surpris par la profusion de drapeaux, de guirlandes de feuillage, de bande-

rolles, d'écussons, d'arcs de triomphe échelonnés dans tout le parcours de la charmante ville.

Certains de ces arcs de triomphe avaient été édifiés avec un goût exquis.

Je dois citer celui qui était dû à l'ingéniosité des maraîchers montluçonnais et qui était composé de tous les légumes de la saison, les rosaces de pommes d'amour alternant avec les arabesques de haricots verts.

Je n'aurai garde d'oublier l'arc monumental construit par le Syndicat des négociants en vins de la ville et formé d'élégantes barriques peintes en vert tendre enguirlandées de pampres et de feuilles de vigne.

Nous, qui nous piquons de savoir organiser des fêtes, nous devrions bien aller prendre quelques leçons auprès des Montluçonnais.

Et quelle cordialité d'accueil dans les inscriptions qui se succédaient tout le long de notre chemin !

« Soyez les bienvenus ! — Salut à nos hôtes ! — Hon-
« neur aux musiciens ! — Nos souhaits de bienvenue ! »

C'était touchant et mes camarades, qui ignoraient encore les préparatifs faits pour recevoir les quatre-vingt-cinq Sociétés qui arrivaient, ne me cachèrent pas la surprise que leur causait le merveilleux spectacle qu'ils avaient sous les yeux.

« Hein ?... Qui est-ce qui vous chantait que Montluçon était un trou ? » leur disais-je, l'air un tantinet gouailleur.

* * *

Nous voici à l'école maternelle où, grâce aux actives démarches, à l'esprit d'initiative de notre délégué, M. Baïssas, avait été logée notre Société.

Trois salles spacieuses, largement éclairées, aérées à souhait, munies de lavabos, meublées de bancs et de tables, formaient le logement.

Chacun eut tôt fait de s'installer et de réparer le désordre du voyage. L'eau coulait en abondance et c'était plaisir que de voir jeunes et vieux, anciens et nouveaux se débrouiller comme si tous eussent couru tous les concours du monde.

Je ne sais quel est l'écrivain qui a dit que les voyages forment la jeunesse. Si je le connaissais, je me ferais un plaisir de lui écrire, pour confirmer son opinion.

Les voyages que font les membres de l'*Écho* leur donnent une assurance, une allure dégagée, une confiance en eux-mêmes que je suis heureux de constater.

Une heure après leur entrée au cantonnement ces gaillards-là étaient brossés, astiqués, cirés, pomponnés, prêts à partir à la conquête de Montluçon.

Mais il ne s'agissait pas de courir la prétentaine, caraï !

La consigne avait été donnée et sérieusement donnée. Tout le monde devait être au *dodo* à onze heures, autant pour se reposer des fatigues du voyage que pour se trouver bien en forme le lendemain. Et j'ai la satisfaction de reconnaître qu'il n'y eut pas de retardataires et que l'on n'eut besoin de bercer personne pour s'endormir dans les bras de Morphée.

*
* *

Le dimanche le réveil eut lieu à six heures. En un clin d'œil tous les membres de l'*Écho* furent debout et les brosses, le cirage circulèrent de main en main.

Les chambrées ressemblèrent bientôt à un casernement de zouaves ou de tirailleurs quand les longues *fâches* rouges s'enroulèrent autour des reins des sociétaires, faisant coquettement ressortir la claire nuance bleue des blouses. Les cravates vermeilles et les *barratines* que rehaussait une bande de velours violet ponctué

d'une étoile d'or complétaient à ravir le costume si élégant de nos concitoyens, costume qui, porté avec une crânerie toute roussillonnaise, produit partout un effet des plus originaux.

Il devait en être de même à Montluçon, M. Baïssas, notre délégué ne put retenir une exclamation d'étonnement et d'admiration, quand, en entrant dans la cour de l'école maternelle, il vit toute la Société rangée en bon ordre, prête à partir à la conquête des lauriers et des palmes.

Notre président, M. Antoine Lliboutry, qu'encadraient MM. René Badie et Jean Buscail, vice-présidents, avait vraiment une belle prestance sous la fière *barratina*.

Le drapeau, porté par Pierre Marty, avait sa garde d'honneur composée de MM. Jean Aliet, trésorier ; Brunet, secrétaire ; B. Fabre et J. Daniel qui avaient arboré sur leur blouse azurée les décorations dont ils sont titulaires.

Les sociétaires, alignés par quatre, suivaient ce drapeau qui devait les conduire, une fois encore, à la victoire.

M. S. Paraire, notre dévoué et toujours modeste directeur, M. Georges Brun, son infatigable collaborateur allaient de l'un à l'autre, veillant à ce que rien ne clochât.

Dame, je ne dirai pas que les alignements fussent parfaits. Il y avait de respectables *bedons* comme ceux de MM. Soucas, F. Sivieude, Manaut qui pointaient un peu. Mais cela ne donnait à l'ensemble qu'un aspect plus cossu et plus posé !

« Nous y sommes ?... Bon ?... Alors en avant ! »

Et nous voici dévalant la rampe des Cordeliers, le boulevard de Courtais, traversant le pont sur le Cher, pour nous rendre à l'école Salicis où devaient avoir lieu les épreuves de la lecture à vue et le concours d'exécution.

Bien qu'il ne fut pas encore huit heures du matin l'animation était déjà très grande dans les quartiers que nous avions à traverser.

Les gens s'arrêtaient le long des trottoirs, un peu *babas* d'abord, très enthousiastes ensuite. « Bravo les Perpignanais ! Vive l'*Écho du Roussillon !* »

Et notre cher Lliboutry redressait sa grande taille ; Buscail bombait la poitrine ; Badie saluait joyeusement de la main. Je crois bien que Jean-Claude Blanqué sortit des rangs pour aller embrasser une aimable commère qui frappait des mains sur notre passage ; mais, comme je n'en suis pas très sûr, je n'affirme rien.

Après tout il n'aurait fait que se conformer à la vieille galanterie catalane, pas vrai ?

Mais nous approchons de l'école Salicis. Déjà de nombreuses Sociétés stationnent devant le groupe scolaire, attendant que MM. les Membres du Jury veuillent bien entrer en séance.

Nous reconnaissons vite, à ses vastes casquettes blanches, l'*Écho des Eaux vives,* de Genève, notre vieil adversaire, l'*École de musique* de Montauban, l'*Orphéon*, de Panissières, une des chorales les plus redoutables qui affrontent les concours, *Les Cigaliers toulousains* au béret en velours grenat, etc., etc.

Les mains se tendent aussitôt, les défaites passées n'ayant laissé aucune rancune ni chez les uns, ni chez les autres.

« Tiens ! Vous étiez à Milan !... Comment cela va-t-il depuis ?... Hein ? L'on vous a mis en première, à Genève ! Il va falloir en découdre avec nous ! »

Cependant les membres du jury s'amènent. Le président est très gros, très blanc ; il est vêtu d'un habit à queue et coiffé d'un morès gris. Ses deux assesseurs sont en redingote et haut de forme. On dirait qu'ils vont à un enterrement.

Drelin ! Drelin ! Drelin ! Le concours de lecture à vue commence.

Vite les Sociétés se regroupent, pour tâcher d'entendre quelques bribes de cette lecture à vue. Mais les épreuves ont lieu au premier étage, toutes fenêtres closes.

Attendons patiemment !... Notre tour arrive enfin. Nous grimpons silencieusement l'escalier qui conduit devant l'aréopage artistique. Nous avons cinq minutes pour déchiffrer le morceau que nous avons à chanter.

Paraire, très calme, très maître de lui-même, donne le ton et... un peu de courage à ceux qu'effraye l'obligation d'une lecture à quatre voix.

« Quand vous voudrez, Messieurs ! » fait le Président du jury d'un ton sec.

Diable ! Il n'est pas encourageant, le bonhomme !

Mais il ne se doute pas qu'il a devant lui des Catalans. Il redresse la tête, curieusement, dès qu'il entend l'attaque franche, nette, des basses qui ont les premières mesures à chanter. Dans les ensembles, chauds, nourris, il prête une attention profonde. Ses assesseurs l'imitent.

« Y a du bon ! » me souffla l'ami Sivieude, durant une pause.

Parbleu ! Premier prix avec couronne de vermeil.

Nos concurrents n'en revenaient pas. « Comment ! Vous êtes en première division depuis l'an dernier seulement et vous décrochez le premier prix de lecture à vue !... »

« Et nous décrocherons le premier prix d'exécution ! » riposte Marcel Paraire, avec cette belle confiance que donne la jeunesse.

« C'est ce que nous verrons ! » reprend le directeur de l'une des Sociétés présentes.

Drelin ! Drelin ! Drelin ! Au concours d'exécution maintenant.

Nous avons à chanter *Noble France,* chœur imposé de Rougnon, et *Nos Compagnes*, chœur de choix, de Maréchal.

Le premier est hérissé de difficultés voulues, de dissonnances patiemment cherchées.

Le second est un bijou d'harmonies délicates et tendres, une œuvre d'un sentiment exquis.

L'un et l'autre sont exécutés avec cette assurance, cette maëstria, cette chaleur, ce merveilleux ensemble que seules ont pu donner des répétitions religieusement suivies, une direction énergique et savante.

L'épreuve est publique. Il y a donc là toutes les Sociétés rivales, tout un parterre de femmes élégantes. Et c'est sans réserves que l'on applaudit l'œuvre de Rougnon.

C'est avec une sorte de ravissement que l'on écoute celle de Maréchal.

Et les applaudissements crépitent, interminables, enthousiastes, quand s'envole la dernière phrase de cette admirable composition

« O! femme! Que ton nom soit à jamais chanté!

Les dames, dont l'amour-propre a été agréablement flatté par le choix heureux de cette adorable page musicale, ne sont pas les dernières à féliciter le directeur et les chanteurs qui exultent.

Leur joie devient du délire quand le secrétaire du jury affiche le résultat du concours.

Premier prix d'exécution à l'*Echo du Roussillon* avec couronne de vermeil.

Marcel Paraire — cet âge est sans pitié — aborde le directeur de la Société qui, tout à l'heure, a émis un doute sur l'issue des épreuves.

« Hein ?... Nous l'avons aussi décroché, le premier prix d'exécution !... Qu'est-ce que je vous disais ?... »

Et, très aimablement, battu, mais content tout de même, l'interpellé répond : « Vous avez chanté à la perfection ! Le jury ne pouvait moins faire que de vous décerner le premier prix ! »

*
* *

Le retour en ville fut impressionnant. Quantité de gens qui ne nous connaissaient que par tout le bien que notre ami Baïssas avait bien voulu leur dire de nous, nous arrêtaient au passage.

« Eh bien ? Etes-vous contents ? »

Parbleu ! Deux premiers prix !... Nous serions difficiles, si nous n'étions pas enchantés !

« Bravo! Bravo ! Vive Perpignan ! » Et les poignées de mains, les félicitations pleuvaient.

Sur la proposition de l'administrateur, le Conseil d'administration décréta que le succès que l'on venait de remporter valait bien un apéritif d'honneur.

La vaste terrasse d'un café situé sur la place de la Mairie fut envahie en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire.

Ah ! Je vous prie de croire que nos voisins ne s'ennuyèrent pas, durant les trois bons quarts d'heure que nous passâmes là. La joie du triomphe rendait prodigieusement prolixes les plus réservés de nos camarades.

Les lazzis, les appels, les plaisanteries se croisaient, fusaient en un véritable feu d'artifice.

Dès que passaient devant nous des Sociétés revenant, elles aussi, de subir les épreuves, des clameurs joyeuses s'élevaient « Vive Perpignan ! Vive Montluçon! Vive Puteaux ! »

L'heure du dîner vint nous rappeler aux réalités de la vie.

Les membres de l'*Echo*, touchant une indemnité journalière de cinq francs, durant les périodes de concours,

sont libres de se restaurer où bon leur semble. Cela évite les complications et les réclamations collectives.

Nous nous partageâmes donc en trois groupes principaux. Les uns allèrent s'installer au restaurant Lamoureux où durant tout leur séjour ils furent l'objet des attentions et des soins les plus touchants.

Les autres avaient pris pension au *Lion d'Or*, où l'accueil le plus cordial leur fut fait et où, en leur honneur, l'aimable Mme Dauprat tint à mettre les petits plats dans les grands, ce dont je la remercie personnellement.

D'autres enfin, doués d'un certain éclectisme gastronomique, firent une consciencieuse tournée des restaurants montluçonnais.

J'ai l'agréable devoir de constater que nul n'eût à se plaindre soit de la cherté des prix demandés, soit du service.

Les limonadiers eux-mêmes se montrèrent excessivement affables et accueillants. Vous me direz que c'est leur métier. Cependant la façon dont nous traitèrent MM. Sarrassat, directeur du *Café Riche ;* Michel Thévenet, directeur du *Café des Cordeliers ;* M. Patrigeon, directeur du *Helder*, mérite qu'on lui rende un public hommage.

Il n'y eut pas que la corporation de l'alimentation qui tint à honneur de nous rendre le séjour de Montluçon le plus agréable possible. Des particuliers comme la famille Chesneau, Madame et Monsieur Belot, MM. Perrier, président du Comité des fêtes ; Jacquet, secrétaire général ; Hirsch, trésorier, notre compatriote Constant, maire de Montluçon, toutes les personnes auxquelles nous eûmes l'honneur d'être présentés nous traitèrent avec une affabilité dont nous conservons tous la reconnaissance la plus profonde.

* * *

La première partie de l'après-midi du dimanche, 14 août, fut consacrée à la sérénade que nous fîmes à M. Baïssas, notre fraternel délégué, à sa famille et à ses invités.

Je dois convenir, très sincèrement, que c'est un peu beaucoup pour donner un libre essor à toute notre gratitude à l'égard de M. Baïssas et de tous les siens que j'ai écrit cette relation de notre voyage à Montluçon.

Une banale lettre de remerciements ne nous eût pas suffi, en effet, pour exprimer tout ce que notre cœur éprouve d'affectueuse sympathie pour celui qui voulut bien se faire notre guide infatigable, qui se révéla un ami sûr, un hôte charmant et attentionné.

Mme Baïssas se montra la vaillante et digne compagne de son époux.

Ce fut avec une souriante bonne grâce qu'elle nous fit les honneurs de son *home*. Dédé, sa fillette, une adorable blondinette aux yeux bleus, avait d'ailleurs déclaré, de façon péremptoire, qu'elle trouvait les *bonnets rouges* tout plein mignons.

Aussi nos amis Turull, Jean et Jacques Puig et Emmanuel Chamorin ne se firent-ils pas tirer l'oreille pour interpréter le quatuor de la *Brise du Vallespir*, cette perle de l'écrin musical légué à ses admirateurs par le toujours regretté maître Gabriel Baille.

Il y avait là des amateurs au goût éclairé, à l'éducation artistique très développée. Ils ne nous dissimulèrent pas le très vif plaisir qu'ils éprouvèrent à l'audition de cette œuvre, interprétée avec infiniment d'expression et de goût par les quatre excellents chanteurs que je viens de nommer.

Cependant le champagne coulait à flots dans les coupes et l'heure des toasts était arrivée. J'eus le très grand honneur et la satisfaction profonde de pouvoir me faire l'interprète, reconnaissant et ému, de tous les membres de l'*Écho*, pour l'accueil si affectueux, si

spontané, qui nous était fait par M. Baïssas, par sa famille, par ses amis, par ses voisins. Les applaudissements chaleureux de mes camarades nous prouvèrent que j'avais su traduire fidèlement leurs sentiments intimes et me faire l'écho de leur vive gratitude.

Notre délégué, plus ému qu'il ne voulait le paraître, nous rappela le séjour qu'il avait fait à Perpignan, alors qu'il accomplissait son service militaire au 12e de ligne, le temps qu'il passa au Conservatoire de notre ville, sa vieille amitié avec l'administrateur de l'*Écho du Roussillon*. Il nous dit, en termes particulièrement heureux et délicats, toute la satisfaction, toute la fierté même qu'il éprouvait à être le délégué d'une Société qui savait si bien honorer sa petite patrie et la faire aimer partout où elle passait.

Il leva son verre aux succès futurs et à la prospérité de la Société.

Une longue salve d'applaudissements salua la belle allocution de M. Baïssas.

Et les coupes, dans lesquelles le champagne coulait toujours à profusion, s'entrechoquèrent fraternellement.

Mais, déjà, le roulement des tambours, les stridentes fanfares des clairons, le grondement des grosses caisses nous annonçaient que, tout à côté de nous, sur l'avenue des Cordeliers, le défilé des Sociétés s'organisait.

Nous avions été à la peine ; n'était-il pas juste que nous fussions aussi à l'honneur ?

***

C'était, sur l'avenue des Cordeliers, un véritable grouillement d'orphéonistes, de musiciens, de trompettes, de fifres.

Des commissaires allaient, venaient, affairés, pleins d'importance, faisant placer les uns, déplacer les autres,

cherchant à mettre en bon ordre les quatre-vingts Sociétés qui avaient répondu à l'appel.

Leur tâche était d'ailleurs facilitée par l'excellent esprit, le sens de la discipline qui caractérisaient chacune de ces phalanges musicales. Bref, il était à peu près l'heure fixée, quand le défilé très imposant, fort bien ordonné, put se mettre en marche.

Une Société instrumentale alternait avec une chorale. Nous eûmes la veine — nous les avions toutes ! — d'être précédés par une harmonie qui exécutait des marches très entraînantes. Nous défilions donc comme de vieux grognards.

Une jolie surprise nous attendait au carrefour des Cordeliers. Une charmante fillette s'approcha de notre président et, aux applaudissements répétés de la foule, lui remit une magnifique gerbe de fleurs.

Et la moisson fleurie s'accrut en route. Du restaurant Lamoureux, du café Thévenet, du café Riche, du Helder, de plusieurs maisons particulières se détachaient des enfants qui venaient nous offrir d'autres gerbes de fleurs, toutes très belles. Nous en avions les bras chargés.

Au moment où nous passions sous un balcon qu'occupait tout un essaim de charmantes femmes, je reçus, pour mon compte, un énorme bouquet sur... la tête. Je suppose, très modestement, que ces fleurs se trompaient d'adresse et qu'elles étaient destinées à quelque fine moustache de la Société.

Notre compatriote Constant avait eu l'amabilité de nous octroyer deux agents de la police municipale montluçonnaise dont les efforts et la bonne volonté nous évitèrent les heurts et les à-coups d'une marche aussi difficile que triomphale...

Ces braves gens étaient très fiers de la mission d'honneur qui leur avait été confiée et, par la suite, quand ils nous rencontrèrent dans les rues de Montluçon, ils se

mirent à notre disposition avec beaucoup d'empressement.

Au cours du défilé, qui dura bien près de deux heures, nous pûmes nous rendre compte des efforts ingénieux, du bon goût déployés par les Montluçonnais, pour faire honneur à leurs hôtes. Il y avait des drapeaux, des guirlandes, des fleurs partout, jusques aux fenêtres des plus humbles maisons. C'était véritablement superbe.

Toutes les divisions politiques, toutes les mesquines questions de rivalités locales s'étaient effacées devant le désir commun de donner à la réception des Sociétés un cachet d'élégance, de somptuosité, dirais-je même, qu'il est impossible d'oublier.

La population montluçonnaise a su s'acquérir, durant ces trois jours, des droits imprescriptibles à la reconnaissance de tous ceux qui ont eu l'honneur et le plaisir d'être ses hôtes.

L'Écho du Roussillon a eu sa bonne, sa large part des ovations dont les Sociétés furent l'objet, des attentions qui leur furent prodiguées. C'est par pure modestie, croyez-le bien, que je ne dis pas que le coquet costume catalan eut plus de succès que les autres.

***

Nous n'étions pas au bout de nos fatigues.

Le jury de notre division nous avait réservé l'honneur très appréciable, puisqu'il s'agrémentait d'une prime en espèces, d'aller chanter au Théâtre-Cirque.

Seules, les Sociétés ayant concouru dans les divisions supérieures et y ayant remporté des premiers prix prenaient part à cette solennité artistique.

Le Tout Montluçon élégant garnissait la vaste salle et les toilettes claires donnaient un aspect des plus riants à cette fête.

M. Henri Maréchal, inspecteur général du Conserva-

toire, auteur du chœur *Nos Compagnes*, dont l'exécution impeccable nous avait, en partie, valu le premier prix d'exécution, se trouvait sur l'estrade, avec les membres des divers jurys, les chefs de musiques militaires du corps d'armée, les autorités civiles et militaires. C'était le moment où jamais d'exécuter son œuvre.

M. Paraire eut vite pris sa décision. « Allons ! Nous chantons *Nos Compagnes !* »

On aurait entendu voler une mouche, dès que le directeur leva sa baguette — un bout de micoucoulier de deux sous ! — Nos chanteurs, stimulés par la présence de l'auteur de l'œuvre qu'ils connaissaient si bien, se surpassèrent littéralement.

Les applaudissements, les bravos, les bis se succédèrent durant cinq bonnes minutes après que les dernières mesures se furent envolées. Fort heureusement pour nous le programme ne comportait pas de bis.

Nous pûmes donc aller nous rafraîchir, en sortant du Théâtre Cirque.

Je vous prie de croire qu'il *faisait soif* et que personne ne bouda devant un apéritif soigné.

***

Au moment où nous goûtions la béatitude d'une *verte* bien frappée, un délégué du Comité directeur vint nous aviser que nous étions désignés pour aller nous faire entendre sur la place Jean Dormoy, au quartier de la Ville-Gozet.

Il nous fallut donc, dès que nous eûmes dîné, refaire le trajet que nous avions effectué durant le défilé.

Cette nouvelle promenade à travers les rues de Montluçon nous permit d'admirer les magnifiques illuminations qui se succédaient, à perte de vue, toutes plus somptueuses les unes que les autres.

Ce ne fut pas sans peine que nous arrivâmes à fendre

la foule qui se pressait le long des boulevards. Nous fûmes criblés de serpentins, de confetti, de fleurs même.

Quand on sut que nous allions chanter à la Ville-Gozet des centaines de promeneurs nous emboîtèrent le pas.

Nous formions un véritable cortège triomphal, en arrivant sur la place Jean Dormoy.

Le maire de Montluçon, qui habite le quartier, était descendu sur la place pour nous recevoir. M. Paraire eut la délicate pensée de faire chanter les majestueuses strophes de *Canigou*, l'œuvre de MM. Siné et Parès, qui a été exécutée à Perpignan, lors des fêtes du centenaire des Platanes.

Les Montluçonnais ne comprirent pas grand'chose aux paroles ; mais, comme la musique de *Canigou* est fort belle et que les membres de l'*Écho* chantaient avec toute leur âme, les fragments de la cantate obtinrent un succès des plus flatteurs.

Est-ce que ces enragés n'avaient pas l'intention de faire bisser l'exécution !

M. Constant nous sortit d'embarras en nous adressant une charmante allocution et en nous remerciant d'avoir donné à ses administrés l'occasion de faire connaissance avec le vieux costume catalan et d'apprécier les chanteurs roussillonnais. Il remit au directeur un superbe bouquet de roses qui, hélas! dut rester à Montluçon avec tous ceux que nous avions reçus.

L'administrateur de la Société chargea M. Constant de transmettre à tous ses administrés le témoignage de la satisfaction et de la reconnaissance que tous éprouvaient. Puis, après un chaleureux échange de poignées de main, nous reprîmes le chemin des boulevards.

Comme nous n'avions pas la prétention d'engendrer la mélancolie sur notre passage, nous organisâmes un monome monstre. Cette longue file de bonnets rouges et de blouses bleues se glissant, serpentant à travers les groupes compacts des promeneurs était d'un effet

curieux. Une grosse dame, qui voulait paraître bien renseignée, dit à ses amies : « Ils font un *bonhomme !* »

Le mot eut un succès fou et il nous fit penser à ce pauvre Sébastien-Joseph-Boniface, d'hilarante mémoire.

Je rencontrai M. Henri Maréchal juste au moment où prenait fin notre inénarrable monome.

Le distingué compositeur voulut bien me dire le plaisir qu'il avait ressenti, en entendant l'*Écho* dans l'interprétation de *Nos Compagnes*. « Votre Société, me dit-il, fort aimablement, est une de celles que l'on écoute avec beaucoup d'intérêt.

Il y a, chez vous, de la cohésion, du goût et une remarquable compréhension des œuvres que vous interprétez ! Il y a, entre votre directeur et vous tous, une entière assimilation de vues artistique ! Vous m'avez fait grand, grand plaisir ! »

Non, vous aurez beau faire et beau dire, nous rappeler à un peu de modestie, moi je vous dirai que de telles paroles, sorties des lèvres d'un maître tel que Maréchal, valaient la peine d'être enregistrées.

***

La Commission artistique du concours avait eu la très fâcheuse inspiration de fixer au lundi matin les épreuves des soli, des duos et des quatuors. Il n'était pourtant pas difficile de comprendre que des chanteurs qui avaient *pivoté* toute une soirée, joyeusement fêté leurs succès, conserveraient, le lendemain, quelques *graillons* malencontreux et gênants.

La fraîcheur de la nuit, accentuée par une légère pluie qui était tombée vers sept heures du soir, n'avait pas peu contribué à priver d'une grande partie de leurs moyens vocaux ceux de nos camarades qui devaient affronter les épreuves précitées.

La chose est si vraie, qu'au moment où notre quatuor — composé de MM. Jean Turull, Jacques et Jean Puig et Emmanuel Chamorin — arrivait au lycée où siégeait le jury, nos meilleurs amis ne nous dissimulèrent pas les inquiétudes que leur causaient le *galoubet* de nos chanteurs.

Je puis dire, sans faux amour-propre, que j'eus le nez plus creux que tous ces messieurs et que je fus assez heureux pour relever les courages, un instant ébranlés.

« Eh! Bé quoi! leur criai-je. On n'est plus des Catalans ?... »

Et cette apostrophe suffit. Nos quatre chanteurs répondirent crânement à l'appel de leur nom.

D'ailleurs le *creux* de l'ami Chamorin était là pour soutenir les défaillances possibles.

Ce fut donc d'une façon fort honorable, avec cette finesse d'expression, cette délicatesse de goût qui le caractérisent que le quatuor vocal de l'*Écho* s'acquitta de sa tâche. Le public ne lui ménagea pas ses applaudissements et le jury très satisfait, très touché aussi par la preuve de vaillance que nos camarades venaient de donner, leur accorda un deuxième prix avec médaille de vermeil.

La vérité me fait un devoir de dire que la Société qui obtint le premier prix s'était assuré le concours de deux chanteurs professionnels dont un Mastuvu au menton bleu et à la pose théâtrale.

Les nombreuses personnes qui assistaient au concours furent unanimes à reconnaître que, si nos amis eussent été en possession de tous leurs moyens, ils auraient sûrement décroché le premier prix, en dépit du Mastuvu et de ses fioritures.

Nous repartîmes donc enchantés tout de même. Un deuxième prix obtenu en première division, au bout d'une année de classement, n'est-ce pas très satisfaisant.

Il n'est aucun orphéoniste qui osera me contredire sur ce point.

***

Nous avions encore quelques heures à passer avant la distribution des récompenses.

M. Baïssas eut l'idée charmante de les consacrer à une petite réception intime qui eut lieu chez lui, après le déjeuner.

Nous eûmes l'honneur et le vif plaisir d'entendre et d'applaudir la voix superbe et prenante de Mlle Ernestine Chesneau, une élève de Mlle Bureau, un premier prix de chant et d'opéra-comique.

Le plus bel éloge que nous puissions faire du talent de Mlle Chesneau, c'est de constater qu'elle fait grand honneur à son distingué professeur.

Un pianiste de beaucoup de talent, M. Maurice Faure, élève de Diémer, nous fit l'amabilité d'exécuter quelques œuvres d'une originalité et d'une virtuosité remarquables.

M. Baïssas qui, ainsi que nous l'avons déjà dit, a suivi le cours de chant du Conservatoire de Perpignan, sut nous montrer qu'il n'avait pas oublié les leçons du regretté M. Freixe.

Doué d'un organe des plus agréables et fort apprécié dans les salons montluçonnais, il nous détailla quelques romances et quelques fragments d'opéras-comiques du choix le meilleur.

L'*Écho* paya son... écot sous la forme de quelques chansonnettes catalanes dont une mimique amusante fit vaguement comprendre le sens aux auditeurs.

Dame, la plus jolie fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a !

***

Nous voici à la dernière étape de la partie officielle de notre voyage, la distribution des récompenses.

Cette cérémonie doit avoir lieu à 5 heures du soir, sous la présidence du Maire de Montluçon. Mais le palmarès n'était pas prêt quand les Sociétés firent leur entrée dans la grande cour du lycée.

Les diplômes, dont la gravure avait été confiée à un artiste montluçonnais, M. Pénat, grand prix de Rome, n'étaient pas arrivés.

Mais les Sociétés étaient si enchantées de la réception qui leur avait été faite et des gracieusetés dont elles avaient été l'objet, que nulle ne songea à protester contre le retard apporté à la lecture du palmarès et à la distribution des récompenses.

Elles en prirent gaiement leur partie. Des parlottes s'organisèrent un peu partout pendant qu'une excellente musique faisait pleuvoir sur nous des torrents d'harmonie.

On parlait déjà d'organiser un bal en plein air, quand l'infatigable M. Jacquet, secrétaire général du concours et la cheville ouvrière de cette importante organisation, arriva, brandissant un cahier de papier blanc.

Un « Ah ! » de satisfaction s'échappa de toutes les poitrines et ce fut une sorte de ruée vers l'estrade officielle. Mais, dès que tout le monde se fut casé, un silence quasi religieux s'établit aussitôt.

L'apparition sur l'estrade de chacun des Directeurs ou des Présidents des Sociétés chorales, instrumentales, mixtes fut saluée par des salves d'applaudissements.

Eh ! nous eûmes notre belle part de triomphe. Nos camarades des autres Sociétés nous firent une chaleureuse et confraternelle ovation quand nous reçûmes, des mains de M. Constant, maire de Montluçon, deux magnifiques couronnes en vermeil, une médaille en vermeil et la médaille commémorative du Concours.

Nous devons rendre cette justice au Comité d'organi-

sation qu'il avait largement fait les choses et que l'on fut unanime à louer son bon goût.

Le journal le *Centre*, l'un des plus importants de l'Allier, se fit d'ailleurs l'interprète de notre reconnaissance personnelle en insérant la lettre suivante que lui adressa l'administrateur de l'*Écho du Roussillon* :

« Jamais nous n'oublierons la franchise, la spontanéité, la chaleur de l'accueil qui nous a été fait.

« Notre séjour à Montluçon nous a permis de faire cette heureuse constatation, que vos concitoyens savent noblement pratiquer le culte de l'hospitalité.

« Une part toute particulière de notre reconnaissance va au Comité d'organisation, qui a su mener à bonne fin, sans susciter ni récriminations, ni mécomptes, une entreprise des plus ardues.

« MM. Perrier, président ; Jacquet, secrétaire général ; Irsch, trésorier, ont droit à tous nos remerciements.

« Nous serait-il possible d'oublier M. Baïssas, notre délégué, qui s'est montré si affectueusement attentionné pour nous, depuis le moment de notre arrivée jusqu'à l'heure de notre départ ?

« Croyez, Monsieur le Directeur, que le concours de Montluçon est un de ceux dont nous conserverons le souvenir le plus agréable. »

***

Hélas !... Les plus belles choses ont une fin. Je m'en aperçus, quand, à neuf heures du soir, le premier détachement des membres de l'*Écho* traversa le boulevard de Courtais pour se rendre à la gare.

Le *struggle for life* obligeait ces braves garçons à regagner aussitôt Perpignan, pour reprendre leur place soit à l'atelier, soit au bureau.

La population les salua de ses acclamations les plus

sympathiques « *Vive l'Écho du Roussillon!* Vive Perpignan ! Revenez bientôt ! » leur criait-on de tous les côtés.

J'en connais un qui fut escorté jusqu'au train par deux charmantes midinettes qui avaient le cœur bien gros en le quittant. Ah ! Ces diables de bonnets rouges !... Ces captivantes étoiles d'or !... Et ces moustaches conquérantes !...

***

Quelques-uns des membres de l'*Écho* avaient profité de l'après-midi du samedi pour aller visiter la coquette station thermale de Néris-les-Bains.

Un service d'autobus, organisé de façon très rationnelle, leur permit d'aller déguster quelques bocks à la terrasse du café Sarrassat, qui est tenu par le frère de l'accueillant directeur du Café Riche.

Ils furent enchantés de leur excursion. La route qui conduit à Néris est très pittoresque; elle constitue toute une série de... montagnes russes qui ont bien leur charme, surtout quand les voyageurs sont confortablement installés dans une voiture bien suspendue.

Cela rappelait à notre ami Georges Brun les agréments d'une balade sur la Méditerranée, un jour de tourmente.

Mais quelle jolie compensation, quand nous fûmes arrivés sur la riante promenade au bout de laquelle se dressent les constructions grandioses de l'établissement thermal.

Nous éprouvâmes un certain sentiment de fierté, en constatant que, tout de même, ça ne valait pas Vernet-les-Bains, si justement appelé le Paradis des Pyrénées.

Mais nous eûmes la sagesse de garder notre orgueilleuse réflexion pour nous. Il ne faut jamais cracher dans l'assiette de son voisin, a dit la sagesse des Nations.

***

Ceux qui avaient fait la sieste le samedi, pendant que nous visitions Néris, se rattrapèrent le mardi.

Ils partirent pour Vichy, par l'un des premiers trains du matin.

J'eus le très vif regret de ne pouvoir les accompagner. J'avais encore un tas d'affaires à régler avec le Comité directeur du concours qui nous avait aimablement priés de le laisser expédier les plus pressés.

Il fallait régler l'indemnité kilométrique, le couchage, la prime d'exécution, la prime artistique, etc.

Pendant que mes camarades filaient vers Vichy, je courais du secrétariat général du concours, chez le trésorier; je procédais à une visite du cantonnement que le délégué du Comité eut la satisfaction de trouver dans l'état le plus convenable.

Si le vaillant et dévoué M. Baïssas ne m'eût tenu compagnie, durant ces diverses démarches, je crois bien que je me serais un tantinet embêté.

Il me manquait les joyeuses boutades de notre ami Aliet, les rosseries de Marcel Paraire, les lazzis de Ferlache et de Turull, les « *Adeu! Manyaga!* » de Georges Brun, les « Eh bé ! Quoi ? » de Jean Buscail. Il me manquait l'*Écho*, quoi!

A deux heures, au moment où je venais de partager le repas familial de notre ami Baïssas, j'eus une joie. Un camarade déluré me téléphonait de Vichy : « Nous avons été accueillis avec beaucoup de cordialité par MM. Jules Pams, sénateur ; Joseph de Lacroix; Eugène Ribère ; Henri Roule, directeur du Comptoir d'Escompte ; Couderc, libraire, qui se trouvent à Vichy.

« M. le sénateur Pams nous a fait l'amabilité de nous inviter à dîner; mais nous n'avons pu accepter, car nous voulons repartir ce soir. Nous sommes un peu tristes sans notre administrateur.

« Sivieude, Corron, Soucas, l'excellent *Pou*, Aliet, Ferlache et compagnie ont organisé un *« trouc »* formidable

et leurs exclamations ; *« Vina á mi! Trés! Volém! »* jetées d'une voix retentissante, plongent dans un effarement comique les paisibles baigneurs qui nous entourent. Nous allons visiter le Casino et ses dépendances. Nous sommes tous charmés de l'accueil que nous recevons ici. Ne vous ennuyez pas trop et bon voyage pour votre excursion en Auvergne ! »

*
* *

C'est en effet le mercredi matin que je devais quitter Montluçon, pour me rendre à Clermont-Ferrand.

C'est ici que se place un touchant incident qui prouve bien en quelle affectueuse estime nous tenaient les honorables commerçants montluçonnais avec lesquels nous nous trouvâmes en relations.

Au moment où je me disposais — après avoir fait mes adieux aux familles Baïssas, Chesneau, à MM. Sarrassat, Lamoureux, Thévenet, etc. — à prendre le chemin de la gare, où j'avais déjà remis mes bagages à la consigne, je fus attrapé au vol par M. Belot, de la maison Dony, qui, en compagnie de sa charmante femme, sirotait un champagne-fraisette, à la terrasse du Café du Helder.

« Comment ! Vous partez ?... Déjà ! Pas de ça !... Vous allez déjeuner avec nous !...

Pas de « mais ».

J'eus beau objecter que le train que j'allais prendre me permettrait de me trouver à Clermont à une heure déjà déterminée dans mon esprit, en rapport avec mes projets. Il fallut commencer par déguster un champagne-fraisette. Puis, comme j'allais prendre congé : « Mais non ! Mais non ! Le déjeuner est servi, tout à côté, dans un restaurant dont vous nous direz des nouvelles ! »

Il fallait être le dernier des rustres pour ne pas accepter une invitation aussi spontanément, aussi gentiment

faite. Pouvais-je oublier d'ailleurs que cette invitation ne s'adressait pas à ma modeste personnalité, mais au représentant de l'*Écho du Roussillon* ?

Je laissai donc partir mon train et j'allai partager le repas qui m'avait été offert avec tant de bonne grâce.

Le menu?... Non, mais vous en avez une santé pour vous montrer d'une indiscrétion pareille !

Qu'il vous suffise de savoir que la chère fut succulente et que l'entrain du meilleur aloi présida à ces agapes improvisées. Mais j'étais inquiet tout de même. Pouvais-je me trouver à Clermont le soir même ?

Mon aimable amphitryon résolut vite la question : « A quatre heures une automobile viendra nous prendre ici et, au repic de dix heures, vous serez à Clermont ! » me dit-il d'un ton péremptoire.

Et ce fut vrai. A peine venions-nous de savourer un Pilsen bien tiré, qu'une confortable automobile venait majestueusement virer devant le Café Riche et nous filions bientôt sur la route accidentée et pittoresque qui conduit à Clermont.

L'obligeant M. Belot ne m'avait pas trompé. Le repic de dix heures sonnait quand nous arrivions sur la place de Jaude !

Pensez-vous qu'il soit possible de concevoir de façon plus délicate les lois de l'hospitalité ?

C'est par ce dernier trait que j'ai voulu terminer ce compte rendu, afin que ceux qui me font l'honneur de le suivre puissent se rendre compte des sympathies que l'*Écho du Roussillon* sut semer tout le long de sa route.

Certes oui, la musique adoucit les mœurs ! Mais comme sa tâche est facilitée, quand elle parle à l'oreille de gens qui ne demandent qu'à écouter sa mélodieuse voix !...

CHAPITRE QUATRIÈME

TURIN

Août 1911.

... Il n'y a pas à renâcler. J'ai promis ; il faut que je tienne.

J'ai promis à mes amis de l'*Écho du Roussillon*, à ceux des membres honoraires de la Société qui, malheureusement pour eux, n'ont pu venir à Turin, j'ai promis d'écrire, à leur intention, le compte rendu de cette superbe excursion. Il faut que je m'exécute.

Vous savez, j'ai l'air de me poser en victime ; mais, au fond, je suis enchanté de fixer sur le papier le souvenir de ces journées charmantes au cours desquelles je poussai le farniente jusqu'à ne pas ouvrir un seul journal.

J'expie aujourd'hui ce farniente ; mais, rassurez-vous, amis lecteurs, la pénitence m'est douce.

***

C'est donc le samedi, 12 août, à 4 h. 35 du matin, que la Société quittait Perpignan.

La caravane comptait, en outre des 47 exécutants de l'*Écho*, un certain nombre de membres honoraires qui

avaient bien voulu répondre à l'appel suivant, qui, le 1er juillet, leur avait été adressé par la voie des journaux :

Un beau voyage en perspective

Le Conseil d'administration de l'*Écho du Roussillon* a l'honneur et le grand plaisir d'aviser MM. les Membres honoraires de la Société que, depuis le 1er courant, les chœurs imposés au concours international de musique de Turin ont été mis à l'étude.

Les membres actifs de l'*Écho* luttent d'assiduité et d'attention pour arriver à interpréter, à l'entière satisfaction du jury, les œuvres dont l'exécution leur est confiée.

Ils savent, en effet, que la manière la meilleure de témoigner leur reconnaissance à MM. leurs Membres honoraires est de conquérir de nouveaux et glorieux lauriers.

MM. les Membres honoraires pourront d'ailleurs assister aux épreuves du concours qui auront lieu les 14 et 15 août prochain.

Ils ont droit à toutes les réductions consenties à la Société, soit par les Compagnies de Chemins de fer, soit par les hôtels et restaurants de Turin. Leur carte de membres honoraires leur donnera l'entrée à l'Exposition internationale.

Ceux d'entre eux qui désireraient effectuer ce beau voyage peuvent, dès à présent, s'adresser à M. l'Administrateur de l'*Écho du Roussillon*, café des Arts, rue Saint-Sauveur. Tous les renseignements qui leur seront utiles leur seront donnés soit de vive voix, soit par correspondance.

La liste d'inscription sera close le 15 juillet, afin de permettre à l'Administrateur de prendre toutes les

mesures utiles pour le voyage et le séjour dans la capitale du Piémont.

Ceux de nos concitoyens qui, en 1906, ont pris part à l'excursion de Milan, en ont conservé le souvenir le plus agréable. Ceux de nos membres honoraires qui viendront à Turin remercieront la Société de leur avoir procuré l'occasion de faire un beau voyage, dans des conditions très avantageuses.

Et tous reviendront enchantés d'avoir enrichi le chapitre de leurs souvenirs et d'avoir contribué à faire triompher au loin les couleurs de la petite patrie catalane.

***

Il est juste que, comme pour les précédents voyages de l'*Écho*, nous donnions les honneurs de la publicité à ceux des amis de la Société qui, durant quelques jours, lui confièrent leurs destinées.

Commençons par le sexe dit faible alors qu'en réalité il nous mène par le bout du nez.

Mmes Bédos, Bénézet, Ferlache, J. Lliboutry, S. Maurice et Taurinya ; Mlles J. Llech et J. Deslètre.

Continuons par le sexe dit fort, alors qu'il se laisse mener par le bout du nez.

MM. Jean Bergit, vice-président d'honneur de l'*Écho ;* Bertrand, chef du bureau de la comptabilité de la mairie ; J. Pons, agent comptable municipal au Collège ; Tiné, Bédos, Laurent Bergit, Maury, propriétaires ; Boissont, négociant en vins ; Taurinya fils, carrossier ; Gorrée, entrepreneur de plomberie et de zinguerie ; Magne, directeur du Garage d'automobiles ; Chicheill, entrepreneur de maçonnerie ; Noury, entrepreneur de travaux publics ; Azeau fils, fabricant de charronnerie ; Bousquet, marchand de charbons ; Bénézet, entrepreneur de menuiserie ; V. Prohom, ancien notaire ; J. Carrère,

chef ouvrier au campement ; Marcel Badie, commis aux téléphones de Paris ; Barboteu, vice-président de l'*Orphéon de Perpignan ;* J. Lliboutry, propriétaire-viticulteur, un véritable débrouillard.

Au total la caravane comprenait 77 personnes.

A Cette, l'administrateur, qui avait précédé la Société, eut la satisfaction de voir l'ami Manaut, un des pilliers de la partie des basses, qu'il avait laissé tout *empadit,* descendre d'un wagon et clopin, clopant, prendre sa place dans le train qui allait emporter l'*Écho* vers Tarascon, troisième étape du voyage.

Ce brave Manaut qui, depuis plus de deux semaines, souffrait atrocement d'une sciatique à la cuisse droite, n'avait pu résister au désir d'accompagner à Turin ses camarades de l'*Écho* et de cueillir avec eux sa part de lauriers. Que l'on vienne, maintenant, blaguer les orphéonistes !

Je tiens à remercier M. Guizonnier, sous-chef de gare, à Cette, qui, avec une bonne grâce charmante, veilla à ce que les Roussillonnais, ses compatriotes, fussent promptement et commodément installés.

*
* *

Peu d'incidents au cours du voyage.

La chaleur, qui était cependant moins forte qu'à Perpignan, provoquait chez nos voyageurs une douce somnolence. Comme on n'était pas empilés, il fut possible de goûter quelque repos.

Ceux qui n'arrivèrent pas à fermer l'œil eurent la consolation de parcourir quelques opuscules consacrés à la description de la ville de Turin et de son exposition.

Nous extrayons de l'un de ces opuscules les lignes suivantes dont la lecture inspirera peut-être quelques regrets à ceux de nos amis qui n'ont pu nous suivre.

« Le voyageur, dans une première visite d'ensemble, peut être surpris de trouver une ville construite sur un plan aussi régulier. Les rues de Turin se coupent à angle droit et ce plan remonte, dit-on, à l'époque de la colonisation par Auguste. Turin est une ville active et vivante, de magnifiques artères la traversent.

Le touriste épris d'art peut commencer déjà à Turin de fructueuses visites : La *Galerie de peinture* renferme une vierge admirable de Lorenzo di Credi, un Memling, et d'intéressants tableaux de Van Dyck ; près de la *Galerie*, une belle statue d'Emmanuel Philibert et sur la « piazza Carlina », le beau *monument de Cavour ;* la *Cathédrale* est de la Renaissance. Turin possède de ravissantes promenades sur les bords du Pô, et nous conseillons une visite au *Campo santo* et au nouveau monument qui vient d'être élevé à Victor Emmanuel. Mais nous recommandons surtout une excursion à la *Superga*, colline qui s'élève à l'est de la ville. La *Superga* est couronnée par une abbaye dont l'église, remarquable, renferme les sépultures des ducs de Savoie ; le touriste y monte par un tramway et découvre de la place de l'église une admirable vue des Alpes ».

Nous eûmes une émotion, après avoir dépassé Grenoble.

Un voyageur, ayant toutes les allures d'un ouvrier endimanché, monta dans l'un des compartiments occupés par l'*Écho*. Comme il ne quittait pas le couloir qui longeait l'énorme wagon l'ami Joffre lui demanda s'il était souffrant.

« Oui ! Je souffre beaucoup ! répondit-il. J'ai des nausées, des douleurs d'estomac, des sueurs froides ! J'étouffe ! »

Joffre qui, comme tous les Perpignanais, avait beaucoup palabré au sujet du choléra, eut une sueur froide, lui aussi.

« Caraï ! il a le choléra, le camarade ! » dit-il à l'admi-

nistrateur qui, en voyage de concours, cumule ses fonctions avec celles de médecin et de pharmacien de la Société et qui trimballe avec lui tout un assortiment de produits pharmaceutiques de première nécessité.

L'administrateur en a vu de toutes les couleurs ; il s'approcha du pseudo cholérique et lui fit subir un petit interrogatoire dont le résultat était destiné à fixer son diagnostic.

« ... Qu'est-ce que j'ai mangé ?... Mon Dieu ! Comme tous mes *copains* j'ai *boulotté* un haricot de mouton, un bout de fromage et j'ai bu deux chopines ? »

« Pas autre chose ? » interrogea l'administrateur, d'un ton sévère.

« Ah ! Si ! J'oubliais !... Après avoir *boulotté* j'ai fait le pari d'avaler un beefteack cru ! »

« Oh ! le cochon ! » s'écrièrent, avec un ensemble touchant et sans la moindre pruderie, toutes les dames qui étaient dans le compartiment.

Le pauvre « cochon » n'en menait pas large. Il pâlissait, verdissait ; en un mot il donnait tous les symptômes d'une indigestion carabinée.

Notre administrateur eut pitié de ses souffrances et il lui versa deux doigts d'élixir parégorique que le lascar trouva à son goût, car, aussitôt après avoir absorbé le bienfaisant liquide, il s'endormit pour ne se réveiller qu'à Montmélian.

Quand il fut debout, prêt à descendre du train, il tendit une large *patasse* à son médecin improvisé, en le remerciant avec effusion.

« Pensez à moi quand vous serez malade ! » répondit notre ami qui, sans sourciller, remit à son client d'occasion la carte de visite de M. Delhoste, médecin vétérinaire.

Voyons ! Est-ce qu'un homme qui est assez idiot pour tenir le pari d'avaler, après dîner, un beefteack cru, ne peut être comparé à un animal ?

Un amusant spectacle nous attendait au changement de train, à Chambéry.

L'ami Manaut éprouvait quelque difficulté, à cause de sa sciatique, à se rendre d'un train à un autre. Son jeune camarade Marmayou lui dit : « Attendez, l'oncle ! On va vous camionner ! »

Et, avec beaucoup de précautions, il installa le brave Manaut sur un des ces traîneaux qui, dans les gares, servent au transport des bagages.

Marmayou avait un fez rouge, une longue blouse blanche qui lui servait de cache poussière. Il avait assez l'air d'un de ces marchands de *cacaouettes* qui nous viennent d'Algérie et qui vont de ville en ville, en nasillant : *« Cacaouettes ! Cacaouettes ! »*

Et notre vieux Manaut se laissait très dignement trimballer.

J'ai oublié de demander à Marmayou s'il avait été payé de son camionnage.

*
* *

Cependant le train filait rondement et nous arrivâmes à Modane à l'heure qui nous avait été fixée.

Là il fallut attendre plus de deux heures que l'on formât un train omnibus. La visite des bagages par la douane italienne se fit entre Modane et Turin. Elle ne fut ni longue, ni vexante.

Un visiteur italien, suivi d'un sous-officier de douanes coiffé d'un feutre empanaché d'une superbe plume de coq, passa de compartiment en compartiment, jetant un coup d'œil rapide dans les valises.

Nous devons à la vérité de constater que nos douaniers sont beaucoup plus pointilleux, beaucoup plus tracassiers. Voilà encore une administration que l'Europe ne doit pas nous envier !

*
* *

L'arrivée en gare de Turin eut lieu au milieu d'un brouhaha énorme. Il descendait des Sociétés de tous les trains ; il en débarquait par toutes les lignes.

Grâce à la précision et à l'intelligence des mesures d'ordre prises par le Comité d'organisation la sortie de l'immense gare se fit sans bousculades, sans à-coups.

Seuls quelques-uns de nos camarades, qui avaient manqué le train à Montmélian, arrivèrent avec deux heures de retard. Mais, comme ils étaient attendus à la gare, par l'administrateur de l'*Écho*, ils n'eurent même pas l'ennui d'avoir à s'orienter, ni à chercher leur gîte.

Les membres honoraires de la Société et quelques membres actifs étaient logés à l'Hôtel Venezia, Via Vinti Settenbre.

M. Michel Ottolenghi, l'un des avocats les plus estimés du barreau turinois, qui avait été donné comme délégué à la Société, avait d'ailleurs mis une sorte de coquetterie à ce que le groupe français dont il était en quelque sorte, devenu le pilote, n'eût rien à regretter.

Les membres actifs de l'*Écho* furent logés au premier étage de la caserne da Bormida — l'un des héros de la campagne de l'Erythrée.

Les dortoirs étaient vastes et bien aérés ; les lits étaient bons et faits tous les matins ; les lavabos situés au rez-de-chaussée, étaient abondamment fournis d'eau.

Le Comité avait fait installer dans la caserne un buffet et une officine de perruquier, car les salons de coiffure sont fermés, à Turin, les dimanches et les lundis.

A peine nos chanteurs avaient-ils fait disparaître la poussière du voyage et esquissé un brin de toilette, que déjà leurs *barratines* rouges se répandaient dans la rue Giuseppe Garibaldi, sur la place del Castello, sous les galeries et y produisaient une sensation peu banale.

Les ceintures en soie rouge dont se rehausse la coquette tenue de gala de l'*Écho* excitaient l'admiration des Italiens et surtout des brunes Italiennes.

Aussitôt après leur déjeuner, membres honoraires et actifs, envahissant les tramways, les voitures de place, les taxi-autos filèrent vers l'Exposition.

La plupart avaient visité l'exposition de Marseille, celle de Milan. Ils furent unanimes à reconnaître que celle de Turin leur était de beaucoup supérieure, autant par le choix heureux et pittoresque de l'emplacement, que par la diversité, l'originalité et la richesse des pavillons affectés aux différentes nations.

Je n'ai pas eu l'intention de faire ici une description de cette magnifique manifestation du génie humain. Qu'il me soit permis de dire combien les Français furent fiers de voir le mouvement qui régnait dans les divers pavillons de la Section française, l'admiration qu'excitaient nos meubles, nos vêtements, les produits de notre industrie nationale.

Les Roussillonnais furent particulièrement heureux et flattés en passant devant la *Porteuse de lait*, l'une des œuvres les plus exquises de Raymond Sudre; devant le pavillon du Byrrh ; devant les vins envoyés par M. Emmanuel Cami, devant la vitrine de la Liqueur du Canigou. Ils eurent grand plaisir à constater que l'exposition des vins du Syndicat Agricole faisait fort bonne figure. Elle a d'ailleurs obtenu l'une des plus hautes récompenses.

Ce fut avec une émotion joyeuse qu'ils serrèrent la main à une brave Port-Vendraise, Mme Charrière, qui, avec ses filles, exécute des dentelles à l'entrée du pavillon du Brésil.

« Et la musique ? » allez-vous me demander.

Ici, je passe la plume à l'illustre maître Saint-Saëns, qui a consacré à l'exposition de Turin un très intéressant article d'où nous extrayons les passages suivants : « Et la musique ? »

Il y a des concerts symphoniques, dans une grande salle, avec un grand orchestre, J'ai regardé un pro-

gramme : symphonie de Beethoven, ouverture de Mendelssohn, symphonie de Wagner. Cela m'a suffi.

Comment, il y a des pavillons français, anglais, allemands, italiens, russes, où l'on expose les produits des différents pays, et l'on ne pense pas à donner des concerts dont chacun ferait entendre la musique des contrées diverses !

On y avait pensé, pourtant, à Paris, en 1878. Chaque pays avait été invité à venir entendre sa musique et l'idée avait été accueillie avec enthousiasme ; les concerts avaient eu le plus grand succès. Ceux qui y ont assisté n'ont pas oublié sans doute l'éclat des Concerts Russes, organisés et dirigés par Nicolas Rubinstein, qui s'y était même fait apprécier comme pianiste.

Pourquoi aux expositions subséquentes, tant à Paris qu'ailleurs, n'a-t-on pas fait de même ? Sans aller jusque-là, pourquoi un orchestre, comme celui qui fonctionne actuellement à Turin, ne donne-t-il pas à tour de rôle, des concerts dont chacun serait exclusivement consacré à la musique de tel ou tel pays ? Cela aurait le double avantage de sortir de la banalité et de rentrer dans le cadre général ; cela offrirait un tout autre intérêt que des concerts ordinaires, donnant l'audition de ce que l'on entend partout. La question de la recette est ici secondaire ; une pareille entreprise devrait être subventionnée par l'Exposition.

Dans la section allemande sont exposés de magnifiques violons ; si leur ramage ressemble à leur plumage, ils ne doivent rien laisser à désirer. On y voit aussi une admirable Basse de Viole, exactement copiée sur les instruments anciens et garnie de ces fines cordes métalliques, source du charme si étrange de cet instrument détrôné par le Violoncelle, mais qui pourrait bien, un jour, revenir à la mode comme le Clavecin. De ce dernier, un facteur de Milan a voulu donner l'illusion à ceux qui n'en possèdent point. Au moyen d'une pédale on fait

abaisser de fines lames de caoutchouc qui viennent s'interposer entre le marteau et la corde et l'on croit entendre un clavecin. C'est fort joli : mais comme cela est loin du grand clavecin à deux claviers, avec ses registres divers et ses multiples ressources !

Comme toute Exposition universelle qui se respecte, celle de Turin montre une troupe de sauvages : ceux-ci sont des Somalis, nègres aux traits fins, à la figure sympathique. Ils font naturellement de la musique ; l'un d'eux joue de la double flûte, et ce n'est pas sans surprise que je l'ai vu muni de cette sorte de muselière usitée par les joueuses de flûte de l'antiquité.

Quel est le but de cet appareil qui comprime les joues ? J'aurai bien voulu le savoir ; mais la langue Somali ne m'étant pas familière, je n'ai pu satisfaire ma légitime curiosité. Les deux flûtes sont à l'unisson ; et le musicien qui respire par ses narines largement ouvertes joue sans interruption, comme s'il se servait d'une cornemuse. En pareil cas, le gonflement des joues paraîtrait nécessaire, et il est rendu impossible. Mystère !

Hélas ! Toute médaille a son revers ! Turin possédait une des plus belles promenades du monde, et la voilà saccagée par l'Exposition, qui l'a envahie tout entière ; elle ne s'en relèvera jamais ».

* * *

Hep !... Il convient de ne pas oublier que nous ne sommes pas à Turin uniquement pour visiter l'Exposition.

Les épreuves du concours nous attendent. La première, celle de la lecture à vue, doit avoir lieu à 8 heures du matin dans une école publique.

Nous sommes sur pied à six heures. Chacun soigne sa toilette. Les *barratines* sont cavalièrement campées sur les têtes énergiques et fières ; les ceintures à franges de soie tombent avec chic ; les blouses *azurade*s comme

disent les Turinois, bouffent avec grâce ; les moustaches se retroussent avec une allure conquérante.

Nos *anciens* se mettaient en grande tenue pour aller au combat ; nous les imitons.

La lecture à vue nous met aux prises avec quatre sociétés qui ont déjà fait leurs preuves.

Le *Cercle Choral* du Creusot est composé d'ouvriers et d'employés appartenant aux usines Schneider et, par conséquent, obligés de se rendre aux leçons de solfège comme ils vont à l'atelier.

Coiffés de hauts de forme, tout de blanc cravatés, engoncés dans une longue redingote noire, ils ont un aspect plutôt lugubre. Mais ils solfient à la perfection et nulle protestation ne s'élève, quand le jury leur accorde le premier prix à l'unanimité.

Les Amis chanteurs de Carouge (Suisse), la Chorale des Verriers de Vauche et la Chorale de Villeneuve-sur-Lot sont des sociétés déjà anciennes dans la première division. Le solfège leur est très familier.

Nous arrivons cependant à décrocher un second prix, ce qui nous donne bon espoir pour la suite des épreuves.

C'est donc d'un pas alerte que l'on revient vers la rue Giuseppe Garibaldi où se trouve le quartier général de la Société.

Joli succès de curiosité. Des *flopées* de gens nous suivent pour nous demander d'où nous venons, si nous resterons longtemps à Turin, si nous nous y plaisons. Le costume de l'*Écho*, très seyant et d'ailleurs porté avec beaucoup d'aisance, produit un effet remarquable.

L'heure de l'apéritif nous réunit, par groupes sympathiques, autour des tables minuscules sur lesquelles défilent des flacons du fameux vermouth que nous nous obstinons à appeler du torino, ce qui fait ouvrir de grands yeux aux naturels du pays qui, eux, ne connaissent que le vermouth tout court.

Sans être chauvin à outrance je déclare que je préfère

nos apéritifs à base de vieux vins, le Banyuls-Trilles, le Byrrh, etc.

Ils sont moins *pommade* et ils ne sentent pas le... laboratoire.

Midi! il faut songer à aller se restaurer. Chacun s'en va au gré de sa fantaisie, choisissant le restaurant qui aura l'honneur de le sustenter.

« Hein?... Vous avez dû en *bouffer* du macaroni? » allez-vous me demander.

Je crois bien que j'en ai mangé une seule fois durant mon séjour à Turin et je l'ai trouvé excellent.

Non, ne croyez pas que les Italiens se nourrissent uniquement de macaroni et de polenta; ils ont des menus fort appréciables. Tenez, je prends au hasard, dans l'un de ceux qui nous furent servis par le papa Bocca, le Vatel de l'hôtel Venezia, qui avait le grand honneur d'héberger le président, un vice-président, l'un des sous-chefs et l'administrateur de l'*Écho*, la plupart des *grosses légumes*, quoi!

MENU
Dîner
Soupe Victoria
Poulet à l'Allemande
Haricots verts et tomates au four
Faux filet à la broche
Salade de saison
Compote de fruits
Dessert

Les Catalans, qui sont de bonnes *fourchettes*, surent faire de belles brèches aux plats qui défilèrent devant eux.

*
* *

L'après midi du lundi, 14 août, fut consacrée aux épreuves du concours d'exécution.

Nous retrouvâmes, à l'école où nous avions concouru le matin, les Sociétés avec lesquelles nous avions eu affaire.

Toutes avaient étudié avec beaucoup de soin et de méthode, *La Ronde des Songes*, de Reuchsel, qui était le chœur imposé.

Cette œuvre est d'une réelle difficulté, elle présente quantité d'accidents, voulus et cherchés. Elle s'est inspirée, imprégnée, pourrais-je dire, des méthodes nouvelles.

M. Reuchsel, qui est un jeune, marchant résolument dans la voie du modernisme orphéonique, eut la franchise de déclarer que, seul, le Directeur de l'*Écho du Roussillon* avait su traduire et interpréter sa conception artistique ; que, seul, il en avait compris les diverses phases et, que, seul, l'*Écho du Roussillon* lui avait fait ressentir la belle sensation d'art qu'il souhaitait tirer de son œuvre.

Il eut d'ailleurs la joie de voir son opinion ratifiée par le jury.

L'*Écho du Roussillon* obtint en effet un premier prix d'exécution *à l'unanimité, avec félicitations du jury*.

Il convient de faire remarquer — parce que cela est vrai — que le jury, voulant faire ressortir la supériorité de l'exécution de l'*Écho* lui accorda le premier prix, à l'unanimité et, pour ainsi dire, sans discussion. Il créa ensuite deux seconds premiers prix ex-œquo dont bénéficièrent le *Cercle choral du Creusot* et *l'Union des Amis chanteurs de Carouge*.

Ces deux Sociétés, qui sont en première division depuis plusieurs années, n'en croyaient pas leurs oreilles. Puis, le premier mouvement de surprise passé, la décision du jury fut saluée par des applaudissements unanimes et les cris de « Vive Perpignan ! Vive l'*Écho !* » retentissaient de toutes parts, poussés aussi bien par nos amis que par nos adversaires.

M. Paraire, auquel le jury avait, en outre, décerné un prix de direction, *à l'unanimité*, fut porté en triomphe par ses chanteurs qui sont tous ses amis. Il reçut les félicitations personnelles de l'auteur de *La Ronde des Songes* et des membres du jury.

Il est vrai que l'exécution du *Bluet Rouge*, de Maréchal — qui, comme chœur de choix, suivit celle de l'œuvre de Reuchsel — fut hors de pair.

Elle démontra, d'une façon péremptoire, la sûreté et la maîtrise de l'enseignement de M. Paraire, le goût et le sentiment artistique de ses dévoués chanteurs.

Nous avons eu la satisfaction d'entendre quantité de membres des Sociétés concurrentes nous dire : « Avec un directeur tel que le vôtre, vous irez sûrement en excellence ! »

Ça viendra, mes enfants, ça viendra !...

***

A l'issue du concours d'exécution, la Société se rendit, drapeau en tête, à la villa qu'habitent, Via Magenta, M. Ottolenghi et sa famille.

Notre distingué commissaire délégué avait beaucoup insisté auprès de l'administrateur de l'*Écho* pour que Mmes et MM. les Membres honoraires accompagnassent la Société dans cette visite.

Pendant que les chanteurs rangés en cercle au pied du perron de la villa, exécutaient quelques chœurs de leur répertoire, Mme et Mlle Ottolenghi recevaient dans leurs salons toutes les dames qui avaient répondu à l'aimable invitation du chef de leur famille.

Cette réception eut un caractère d'exquise intimité. La charmante femme et la gracieuse fille de notre délégué surent mettre nos compatriotes tout à tait à leur aise. Elles leur offrirent des gâteaux, des confiseries, des rafraîchissements.

Sur les instances de la maîtresse de la maison, Mlle Jeanne Llech se mit au piano et, de sa voix vibrante, interpréta quelques airs d'opéra.

M. Ottolenghi, de son côté, recevait les chanteurs et les membres honoraires du sexe fort dans le parc qui entoure sa superbe habitation. Il porta un toast fort éloquent à la santé de l'*Écho du Roussillon*, et de ses dirigeants.

Il leur dit combien il avait été heureux et fier d'avoir accepté la tâche, très facile et très agréable à la fois, de servir de guide à la Société qu'un précédent séjour à Milan avait fait connaître et estimer en Italie.

L'administrateur de l'*Écho* se fit l'interprète de ses camarades pour remercier M. Ottolenghi de l'affabilité et de la courtoisie de son accueil.

M. Jean Bergit, l'un de nos vice-présidents d'honneur, tint à prendre la parole au nom des membres honoraires présents. Il constata que, grâce aux démarches et aux efforts de l'honorable délégué de l'*Écho*, le séjour à Turin leur avait été rendu beaucoup plus facile et beaucoup plus attrayant.

C'est au moment où l'on se connaît un peu mieux, où l'on s'apprécie davantage qu'il faut se quitter.

Ce fut donc à regret que nous prîmes congé de cette famille dont l'accueil si cordial et si affectueux nous fit oublier, pendant quelques instants, hélas ! trop courts, que nous étions loin de notre patrie et un peu isolés dans cette vaste cité qu'est la capitale du Piémont.

Mais nous ne devions pas quitter nos délégués sous cette impression mélancolique.

Il nous fit le grand honneur d'accepter de venir dîner avec nous. Ce fut une fête de famille charmante.

Au dessert, l'administrateur de l'*Écho* se leva et, après un toast venu du cœur, il offrit à M. Ottolenghi, au nom de la Société, une coquette épingle de cravate en grenats catalans.

Très ému par cette jolie manifestation de sympathie, le distingué maître déclara qu'il n'oublierait jamais l'*Écho du Roussillon* et que si d'heureuses circonstances l'amenaient en France, il se ferait un devoir de venir rendre leur visite aux membres honoraires et actifs de cette brillante Société.

Quelques semaines après, M. Ottolenghi, auquel l'administrateur de l'*Écho* avait écrit, pour lui apprendre le retour de ses camarades et pour lui renouveler leurs remerciements, recevait la lettre suivante qui a pris sa place dans les archives de la Société :

« Salsomaggiore, le 2 septembre 1911.

« Mon cher Monsieur,

« Je reçois ici votre estimable lettre du 29 août, et je vous remercie infiniment de vos gentilles expressions à notre égard.

« Nous sommes heureux d'avoir pu apprécier la valeur de votre Société chorale ; nous vous en félicitons encore sincèrement et vous souhaitons de nouveaux et nombreux succès.

« Nous sommes très sensibles aux saluts particuliers de MM. le Président, le Directeur et les Vice-Présidents et vous prions de les leur échanger de notre part.

« A vous, cher Monsieur, qui êtes le vaillant timonier du navire, l'expression de notre vive admiration.

« Salutations distinguées.

« Docteur Michel OTTOLENGHI. »

***

La soirée du lundi fut employée à une nouvelle visite à l'Exposition, à des flâneries le long des vastes galeries couvertes où, le soir, se concentre toute la vie de Turin.

Le coup d'œil de ces galeries est réellement très beau. Les riches étalages resplendissent des feux de mille

lampes électriques ; tout ce que la ville compte de femmes élégantes, d'accortes grisettes va, vient, s'arrête, admire un bijou, écoute un propos galant ou simplement flatteur. Ça nous rappelle la Barre... en tout petit.

Nous sommes assaillis, harcelés par les vendeurs de cartes postales, de panoramas, d'objets en mosaïque. Les gardes municipaux qui sont fort courtois, sont parfois obligés d'intervenir, pour nous débarrasser de toute cette séquelle.

Contrairement à ce que nous redoutions Turin compte très peu de mendiants. Mais ce que les camelots les remplacent !...

Il nous a semblé que les Italiens pour nous *épater*, avaient concentré à Turin, les deux tiers de leur armée.

On rencontre des soldats à chaque pas. La variété des uniformes et des signes distinctifs est déconcertante.

Si les officiers sont d'un chic suprême, les soldats portent assez mal l'uniforme. Ils sont cependant beaucoup mieux habillés que les nôtres et leurs effets sont soigneusement ajustés.

Les gendarmes sont prestigieux, avec leur bicorne à panache et leurs épaulettes larges comme des plateaux d'office.

Officiers, soldats, gendarmes, gardes municipaux font preuve à notre égard de beaucoup d'obligeance et s'évertuent à nous donner les renseignements qui peuvent nous être utiles.

Il n'y a pas un seul d'entre nous, sauf Jean-Claude Blanqué, qui a épousé une brave Piémontaise, qui parle l'italien. Ça ne fait rien ; on se fait comprendre tout de même ! Le Catalan est là pour un coup. Il y a beaucoup d'analogie entre notre langue et le piémontais.

Je dois un public hommage à la corporation des cochers turinois qui surent se conformer au tarif et s'abstinrent de nous *estamper*.

* * *

Nous voici au mardi matin. Le concours d'honneur nous attend. Épreuve redoutable. Non seulement nous avons à lutter contre nos concurrents de la veille, mais contre quatre Sociétés qui, depuis pas mal de temps déjà, sont en première section.

La *Lyre Roannaise*, l'*Union Chorale*, de Grenoble ; l'*Union Orphéonique*, d'Orléans et la *Stella d'Italia*, de Marseille ont une solide réputation dans les milieux orphéoniques.

Eh ! bien, de l'avis même des directeurs et des exécutants qui sont là, c'est l'*Écho du Roussillon* qui inspire des craintes à toutes les Sociétés concurrentes.

Le directeur de la *Lyre Roannaise* nous dit : « Si vous n'étiez pas là, nous serions certains de décrocher le premier prix d'honneur ! Enfin ! Nous nous contenterons du second ! »

Pauvre compagnon !... Il comptait sans le coup du Creuzot !

La salle Rossini, où a lieu le concours d'honneur, est pleine à craquer. Le jury est placé sur la scène, à deux pas de la première Société qui doit ouvrir le feu. Ceci est une faute, car nos juges ne peuvent se rendre un compte exact des finesses de l'exécution.

L'*Union des Amis Chanteurs*, de Carouge (Suisse) ; la *Chorale de Villeneuve-sur-Lot ;* l'*Union Chorale*, de Grenoble ; l'*Union Orphéonique*, d'Orléans, paraissent tour à tour sur la scène et, avec beaucoup de méthode, mais sans grand éclat, car les voix de leurs chanteurs sont *blanches*, exécutent *l'Enigme*, de Jean Ritz, commissaire général du concours.

C'est au tour de l'*Écho du Roussillon.*

Tous ceux de nos concitoyens qui ont assisté aux répétitions générales qui eurent lieu à la salle Rigaud, ont pu se rendre compte des efforts considérables déployés par l'*Écho* pour arriver à la quasi perfection dans l'interprétation de l'œuvre de Ritz.

Aussi, est-ce avec la conscience absolue du devoir accompli, dans l'entière possession de son sujet et de ses moyens que la Société se présente devant le jury au sein duquel siège un cappel meister en soutane et camail.

Un grand silence s'établit aussitôt dans la salle. Et les différentes phrases de *l'Enigme* se déroulent, tantôt caressantes, tantôt nerveuses et vibrantes, pour s'achever dans un fortissime d'allure grandiose.

Les applaudissements partent de tous les points de la salle, s'élèvent, chaleureux, enthousiastes, redoublent. Le directeur, M. S. Paraire, qui a donné une nouvelle preuve de son beau talent, est ovationné, félicité.

Nos amis de Villeneuve-sur-Lot et de Carouge nous disent : « Ça y est ! Le prix d'honneur est à vous ! »

Et le coup du Creusot, vous dis-je ?

La *Stella*, les *Verriers* de Veauche, le *Cercle Choral*, du Creusot et la *Lyre Roannaise* se succèdent sur la scène que nous venons de quitter.

Placé dans un coin de la salle, dans un groupe formé par les Directeurs et les Présidents des autres Sociétés, j'écoute attentivement les divers modes d'interprétation des quatre concurrentes et, aussi les réflexions que cette interprétation inspire à mes voisins.

« Ceux-ci chantent trop mollement, à l'italienne !... Ceux-là (le *Cercle Choral* du Creusot) martellent avec une lourdeur insupportable ; ils écrasent littéralement ce qu'ils interprètent ! Allons ! Le premier prix n'est pas pour eux ! »

Nous attendons impatiemment, fiévreusement, la décision du jury. Tout à coup le président, M. Verdal, se lève et déclare : « Le résultat du concours sera connu dans l'après-midi ».

Ah ! Ça !... On nous avait donc trompés en nous affirmant que les décisions du jury seraient communiquées aux Sociétés aussitôt après chaque épreuve !...

Par déférence pour le jury, pour M. Ottolenghi, notre délégué, pour les nombreux auditeurs qui nous ont donné des marques si chaleureuses de leur sympathie, nous nous abstenons de toute manifestation hostile à l'égard de M. Verdal qui, visiblement, cherche à filer à l'anglaise et à esquiver toute réclamation.

Nous repartons en bon ordre, le drapeau fièrement porté par l'ami Canal.

Nous nous attendons si peu au coup qui va nous frapper tout à l'heure, que nous allons nous installer tous ensemble, membres honoraires et actifs, à la terrasse d'un café où, entre quelques coupes de torino, s'organise bientôt un concert des plus joyeux.

Canigou, cor sacrat ! Montanyas regaladas, lo Pardal, sont chantés tour à tour et soulèvent des applaudissements enthousiastes.

Les curieux s'entassent autour de nous ; la galerie où est situé le café est archibondée ; la circulation des voitures est interrompue.

A peine les chanteurs se sont-ils arrêtés, que les Turinois, très emballés, crient « Encore ! Encore ! »

Caraï ! Encore ? Et le coup de fourchette, alors ?

Hélas ! Il devait être triste, ce coup de fourchette.

A peine venions-nous de déposer le drapeau à l'hôtel Venezia quartier général de la Société, que notre directeur, très affecté, nous apprit que M. Reuchsel, l'un des membres du jury du concours d'honneur, venait de lui dire, avec toutes sortes de ménagements, semblant honteux de ce qu'il faisait, que le premier prix d'honneur avait été décerné à la *Chorale* du Creusot.

Non, ce ne fut pas de la déception ! Ce fut de l'indignation ! Les membres honoraires de notre Société, les dames surtout, n'étaient pas les moins indignés. C'est une injustice ! Il faut réclamer ! »

A quoi bon ?... Le jury avait bien su ce qu'il faisait, en proclamant sa décision en dehors de la présence des

Sociétés. Pourquoi, s'il était certain d'être resté dans le domaine de l'impartialité la plus stricte, nous faisait-il communiquer sa décision en catimini ?

La vérité est que le *Cercle Choral* du Creusot aurait été dissous dès son retour, s'il n'avait pas remporté ses trois premiers prix. Pouvait-on refuser quoi que ce fût à la Société dont M. Schneider est le président d'honneur?..

Le Comité avait si bien compris que nous étions les victimes d'une flagrante injustice qu'il choisit, parmi les objets d'art portés au tableau des récompenses, une coupe de vermeil qui est un pur bijou, ainsi que nos concitoyens ont pu s'en rendre compte. Cette coupe est un don de la ville de Turin.

Elle nous est doublement précieuse, car elle nous rappellera la délicatesse du Comité et le souvenir d'une cité qui nous fut si accueillante et si hospitalière.

Une palme en vermeil, d'un travail très fin et très délicat, accompagnait la coupe, ainsi que deux médailles, l'une en vermeil, l'autre en bronze.

Au total, nous aurions eu le droit de nous montrer fiers du résultat du concours, si nous n'avions pas été persuadés, avec tous nos concurrents — le *Cercle Choral du Creusot* excepté — que nous étions et que nous restions les victimes d'une odieuse cabale.

Nos amis se chargèrent d'ailleurs de nous venger. Les Sociétés de Roanne et d'Auxerre qui, au retour, firent route avec celle du Creusot, lui reprochèrent avec beaucoup de virulence et d'indignation, le passe-droit dont elle avait bénéficié.

Je répète aujourd'hui ce que je disais à mes amis Lliboutry, Brun, Badie et Paraire « *Al Sanctus !... Al Sanctus!* »

Nous ne sommes pas morts et nous aurons l'occasion de retrouver les *gibus* du Creusot.

C'est avec grand plaisir qu'il y a quelques jours, je lisais dans l'*Express musical*, les lignes suivantes :

« Le concours de Turin a été certainement un des plus importants de cet été par le nombre (plus de cent) et la valeur des Sociétés.

Il s'est ouvert par une réception somptueuse du jury, invité à une soirée, le 13 août, par la municipalité turinoise. Dès la première heure, le lendemain, orphéons, harmonies, fanfares, d'un pas léger, à travers les rues propres et les avenues grandioses de l'admirable cité, parfaitement saine et toute inondée de soleil, s'en vont gagner les locaux de concours, assez éloignés pour la plupart. Le concours de lecture à vue, bien que retardé par la recherche de musique d'occasion (celle choisie étant restée en... douane) se passe sans trop d'encombres et laisse entrevoir que, de plus en plus, en France, on se préoccupe du solfège, cette pierre angulaire de toute instruction musicale, quelle qu'elle soit, même et surtout populaire.

Au concours d'exécution, beaucoup de très remarquables auditions. Président du jury de la 1re division des chorales, avec, comme assesseurs, M. Brody, critique du *Radical*, et le maëstro Thermignon, maître de chapelle à Saint-Marc à Venise, nous avons été favorisé d'un vrai régal. Les six Sociétés inscrites de Perpignan, Le Creusot, Carouge, Genève, Veauche et Villeneuve-sur-Lot ont interprété d'une façon technique excellente et avec une rare compréhension de nos désirs notre chœur *Ronde des Songes* qui leur était imposé. La première de ces Sociétés, dirigée par M. Paraire, et la deuxième, par M. Coin ont montré qu'elles étaient des phalanges de 1er ordre, par la beauté des voix et la tenue parfaite de l'ensemble... »

***

Ah ! En voilà assez sur le chapitre des indignations ! Le concours est terminé. Les membres de la Société

ont toute une journée devant eux pour visiter les musées, les palais et les monuments.

La liste en est longue. Citons : le Musée de la Ville, la Galerie royale des Tableaux ; le Musée d'Antiquités Egyptiennes, le Musée royal des Armures, le Musée d'Histoire Naturelle, le Musée Industriel, le Palais Madame, le Palais Royal, le Palais Carignan, l'Hôtel de Ville, le Château et le Parc du Valentino, le Château et le Bourg Moyen Age, la cathédrale Saint-Jean, le sanctuaire de la Consolation, le monument à Emanuel Philibert, le monument à Victor Emanuel II, le monument au Duc d'Aoste, le Mole Antonelliana, le Jardin royal, le Stadium, le Mont des Capucins et la basilique Royale de Superga.

Nos gaillards sont debout dès l'aube. Ils bouclent leur valise, pour ne plus avoir d'autres soucis au cours de leurs pérégrinations à travers la ville immense.

Je les trouve partout, sautant d'un tramway dans un autre, hélant les cochers, consultant des guides.

Une bande sort du Palais royal, émerveillée.

« Dieu ! Que c'est beau ! Avez-vous vu le grand salon de réception ? Et la salle des gardes ? Et le salon des ambassadeurs ?... Et l'armeria ? »

Je crois bien que c'est le musée des armures, contigu au Palais royal, qui a conquis tous les suffrages de ces Catalans batailleurs et amoureux de belles armes.

J'avoue que j'ai passé plus de temps à faire le tour des salles de l'armerie qu'à visiter le Musée de la ville.

La basilique de Superga, qui domine la ville, a beaucoup de visiteurs. Le funiculaire qui y conduit est pris d'assaut. Il est vrai que, lorsqu'on est au sommet de l'édifice, l'on jouit d'un merveilleux panorama.

Ah ! celui qui a dit que les voyages forment la jeunesse avait joliment raison !

Nos jeunes gens de l'*Écho* en ont plus appris, durant ce voyage de quelques jours, que pendant tout le temps qu'ils ont passé à étudier leur géographie.

Les hommes d'âge mûr, en contemplant les monuments élevés à la gloire des princes et des généraux italiens qui ont combattu à côté de nos soldats, à Magenta, à Solférino, à Palestro, ont senti leur sang circuler plus vif et plus généreux dans leurs veines.

Et ce ne furent pas les plus vieux qui furent les moins intrépides à déambuler un peu partout.

Bientôt, comme si Turin ne suffisait plus à leur dévorante activité, nos voyageurs se dispersèrent dans toutes les directions.

Notre président, l'ami Lliboutry, son fils, sa belle-fille et M. Azeau fils partirent pour Milan et Venise. Ils gagnèrent par l'Engadine et Lausanne, Genève où ils trouvèrent les amis Bertrand, Pons, Badie, père et fils, L. Bergit, Tiné, Georges Brun, Sivieude, Maderon, Soucas, etc.

La plupart de ceux de nos camarades qui avaient visité Genève et son magnifique lac, lors du concours de 1909, avaient tenu à refaire la merveilleuse promenade autour de ce lac. Ils allèrent rendre visite à notre ami Brial, qui nous avait si bien reçus en 1909 et qui fut enchanté de les revoir.

D'autres, Mme et M. Bédos, Mlles Llech et Deslètre, MM. Macabies s'arrêtèrent à Aix-les-Bains où ils eurent le plaisir de revoir Mme Magne, l'excellente artiste qui fut pensionnaire du théâtre municipal.

Notre trésorier, le grave Aliet ; notre secrétaire, le jovial Brunet ; notre secrétaire-adjoint, le placide Cabané, prirent la tête d'une petite colonne qui alla visiter Grenoble.

Jean Carrère, le membre honoraire à perpétuité et son fils, un orphéoniste qui, trop souvent, préfère la danse au chant, poussèrent jusqu'à Montpellier.

Mme et M. Bénézet et leur neveu Pratx s'arrêtèrent à Lyon.

Le jeudi matin, nous n'étions plus que trois Perpi-

gnanais à Turin, Mme Taurinya, son fils et votre serviteur.

Où donc étaient l'agitation joyeuse des jours précédents, les désopilantes boutades de l'ami Maury, les plaisantes réflexions de Sivieude ?

Après une dernière visite à l'Exposition où Mme Taurinya et son fils avaient à revoir la section des autos, nous reprîmes, à notre tour, le chemin de la France.

*
* *

Je ne dois pas terminer cette relation de notre voyage sans dire quelques mots de la réception qui fut faite, par la Municipalité de Turin, au directeur, au président et à l'administrateur de l'*Écho du Roussillon*.

Le dimanche, quelques heures après notre arrivée à Turin, l'aimable M. Ottolenghi nous remettait une carte d'invitation ainsi libellée : « Ville de Turin. — 4e Concours international de musique. — Le Syndic (maire) de Turin prend la liberté d'inviter Votre Illustrissime Seigneurie à la réception que la municipalité offrira, dans le palais du Cercle des Arts, le dimanche 13 août, à 9 h. 1/2 du soir, en l'honneur de MM. les Jurés du 4e concours international. »

Bien que nous eussions toute une journée et toute une nuit de chemin de fer dans les... reins, nous n'eûmes pas une seconde d'hésitation. Pensez donc ! On nous traitait d'Illustrissimes Seigneuries !...

Et nous fûmes traités comme tels.

A notre descente du taxi auto qui nous avait amenés au Cercle des Arts, en compagnie de notre obligeant délégué, nous fûmes reçus par des huissiers de la municipalité qui, nous précédant, nous firent gravir un escalier monumental sur les marches duquel se tenaient, en grande tenue, deux haies de gardes municipaux.

Nous, nous ne perdions pas un pouce de notre taille et notre délégué pouvait être fier de nous.

Les membres de la municipalité turinoise, les délégués du Comité d'organisation et les diverses personnalités qui assistaient à cette réception nous firent l'accueil le plus cordial.

Pendant que les coupes de champagne frappé, les plateaux de fruits, de pâtisserie, circulaient parmi les invités, nous renouions connaissance avec des artistes, des musiciens déjà vus à Milan, à Genève. Le papa Kling, qui est le véritable doyen des musiciens genévois, nous reconnut aussitôt et nous serra très affectueusement les mains. Si nous avions écouté ce digne homme, nous aurions ensuite éprouvé quelque difficulté à conserver notre sérieux et... notre équilibre.

Nous eûmes le grand honneur d'être présentés au chef de la musique de la flotte royale italienne, il signor Bava.

Cette musique est à l'Italie ce que celle de la Garde républicaine est à la France. Le talent de son chef est tel, que le gouvernement italien lui a décerné le grand cordon des saints Maurice et Lazare.

Le distingué maëstro nous posa toutes sortes de questions sur l'organisation de notre Société chorale, sur son fonctionnement, son répertoire.

Nous nous quittâmes en échangeant de chaleureuses poignées de main et il nous fit promettre d'aller lui rendre visite à La Spezzia, si jamais le hasard de nos voyages nous amenait vers le grand port militaire italien.

Les assesseurs de la municipalité (adjoints au maire), nous témoignèrent tout le plaisir, toute la reconnaissance qu'ils éprouvaient pour la Société qui avait fait des centaines de kilomètres pour venir prendre part aux épreuves du IVe concours international de Turin.

Nous fûmes ensuite conduits dans une magnifique salle de bal où, aux accents d'un fort bon orchestre, tout un essaim de charmantes jeunes filles bostonnait avec grâce.

Hélas ! Nous dûmes nous récuser. Le courage y était; mais les jambes ?...

Toutes les mains se tendirent vers nous avec effusion, quand nous prîmes congé de nos hôtes. Le Secrétaire général du Municipe, plusieurs membres du Cercle des Arts nous accompagnèrent jusqu'à la sortie et nous dirent encore toute la satisfaction qu'ils éprouvaient de notre présence parmi eux.

J'ai le devoir, très agréable et très doux, de remercier, au nom de mes amis Lliboutry et Paraire, au nom de l'*Écho du Roussillon* tout entier, la Municipalité de Turin, les membres du Cercle des Arts de l'accueil affectueux qu'ils nous firent, au cours de cette soirée du 13 août 1911, dont le souvenir restera gravé dans nos cœurs.

***

C'est maintenant à MM. les Membres honoraires de l'*Écho*, à nos inlassables bienfaiteurs que je m'adresse. C'est à eux que je dis... « Merci pour tous ces ouvriers, pour tous ces modestes travailleurs auxquels votre générosité, intelligente et éclairée, permet, tout en ajoutant de nouveaux fleurons à la couronne artistique de l'*Écho*, de prendre quelques jours de repos, d'enrichir le livre de leurs souvenirs, de faire d'heureuses incursions dans le domaine du Beau !... Les remarquables succès obtenus à Turin par notre chère Société ne sont-ils pas aujourd'hui votre récompense la plus pure et la plus enviable ?... »

FIN

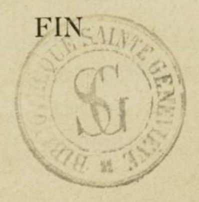


TABLE DES MATIÈRES

Préface III
Introduction 1
Milan 3
Genève 19
Montluçon 49
Turin 75



